

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

Les Canadiens aux Etats-Unis

LE MONDE ILLUSTRÉ

18^e ANNEE.—No 888

MONTREAL, 11 MAI 1901

5c LE No



BEAUX-ARTS. — LA CHANSON, scène nouvelle. — Tableau de M. Antonio Fabrés



M. N.-P. HUOT,
Premier echevin canadien de Worcester

Chez nos émigrés

La naissance de leur influence politique

Dans le petit monde littéraire du Canada, Worcester est surtout connu pour avoir été la patrie d'adoption de Ferdinand Gagnon. Worcester a cent dix mille habitants, sur lesquels on compte quinze mille Canadiens-français. Ce n'est pas, tant s'en faut, la colonie canadienne française la plus considérable de la Nouvelle-Angleterre, j'aurai notamment à vous parler plus tard de Fall-River, dont la population canadienne est deux fois plus nombreuse. Mais on ne s'éloignerait pas beaucoup de la vérité en disant que Worcester possède la plus forte proportion de Canadiens-français fixés définitivement aux Etats-Unis.

Pour quiconque veut étudier les chances de survie de notre nationalité en dehors de la province de Québec, on ne saurait trouver un champ d'observation plus convenable. J'ai devant moi l'annonce de M. Félix-Pierre Marois, qui est encore dans le commerce et qui réclame l'honneur d'être habitant de Worcester depuis soixante-cinq ans. C'est, on le pense bien, un cas exceptionnel ; mais ils sont nombreux encore les Canadiens-français qui ont élevé leur famille ici et qui ont contribué à la création de la première paroisse ca-



M. W. LEVI ROUSQUET,
Président du Bureau des Echevins de Worcester

nadienne, il y a trente ans. Et pour bien se rendre compte du progrès accompli depuis cette époque, il faut se faire une idée des conditions dans lesquelles les premiers émigrés sont venus ici.

Aujourd'hui, les chemins de fer ont popularisé la géographie. Presque toutes les familles canadiennes qui désirent pousser une pointe dans la grande République ont un parent qui les a précédés et qui peut les renseigner d'une manière certaine. Mais, il y a un quart de siècle, c'était tout autre chose.

J'ai dans l'esprit l'histoire véridique d'un émigré de ce temps-là, et elle doit être celle de bien d'autres. Inutile de vous dire qu'au début mon homme n'était pas débrouillard. S'il l'eût été, il aurait pu faire sa vie au pays. Mais, ayant failli dans le commerce durant la grande crise de 1875, ne voulant pas travailler sous les regards dédaigneux de ses anciens camarades de plaisir, il prit la route de Worcester. Pourquoi cette ville plutôt qu'un autre endroit ? C'est qu'il avait entendu dire qu'à Worcester demeurait un ancien ami d'enfance, et qu'en dehors de cela il ne possédait absolument aucun renseignement sur les Etats-Unis, qui étaient tout simplement pour lui le pays de l'or et de la liberté—deux mots également brillants, mais aussi également trompeurs.

Quel terrible voyage pour la famille que cette nuit passée sur le chemin de fer, dans les wagons qui les emportaient vers l'inconnu sous la garde d'employés



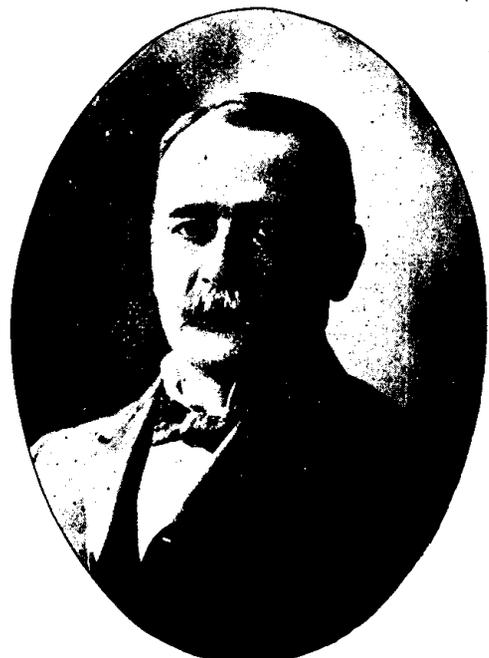
Mlle CORINNE LACROIX, violoniste
Fall-River, Mass

qui ne pouvaient ou ne voulaient rien leur expliquer. C'était, plus forte que la fatigue et le sommeil, la crainte constante de faire fausse route, de se trouver abandonnés, soudain, dans quelque lieu où les précieux billets pour Worcester ne vaudraient plus rien. La femme et les plus âgés des enfants tendaient des yeux éplorés vers les employés insouciantes tandis que le chef de la famille cachait son inquiétude en se promenant d'un wagon à l'autre.

Enfin ! on a bien compris ; le conducteur a dit "Worcester" mais, que ces employés prononcent donc mal les noms ! Et l'on se trouve au petit jour au milieu d'une population nouvelle, parlant une langue étrangère, dans un pays qui paraît étrange, fantastique, aux yeux gonflés de sommeil, habitués aux rues sombres et étroites du vieux Québec ou du vieux Montréal.

Et voilà le chef de la famille parti à la découverte, tandis que les employés de la gare, braves gens un peu blasés, tentent de faire prendre quelque repas à la femme qui reste avec ses enfants, dans une anxiété que l'engourdissement des sens seul peut rendre endurable.

Le pauvre père, cependant s'en va en aveugle, les yeux grand ouverts, mais tâtonnant à chaque pas. D'abord, il lui semble que chaque individu qu'il rencontre a la mine du Canadien qu'il cherche. Puis quand ces gens, pressés de se rendre à leur ouvrage,



M. ALEXANDRE BÉLISLE, JR
Premier conseiller canadien de Worcester

répondent par un : *I don't understand*, ou quelque chose de plus grossier, il attribue cela à la malveillance, tant il est certain d'avoir reconnu une figure canadienne.

Enfin, son cœur qui se serrait de plus en plus, bondit de joie. Il a entendu un mot français. Il se précipite auprès de celui qui l'a prononcé comme si c'était un frère et lui explique son cas. Celui-ci ne connaît pas l'ami du nouvel émigré, mais il sait où on peut trouver un modeste logement. Sans émotion, il donne les indications nécessaires, puis se sauve en promettant d'aider au pauvre canadien errant à trouver de l'ouvrage le lendemain.

Voilà notre famille installée dans un réduit qu'on n'aurait pas certainement voulu habiter au Canada ; mais ce n'est pas la fin des déboires. Un poêle peu solide, qu'on a acheté parce qu'il ne coûtait pas gros, tombe, brulant horriblement l'un des enfants. Encore cet accident n'est-il que le présage d'une catastrophe plus grande. Le chef de famille qui n'aurait pas voulu passer dans les rues de sa ville natale ayant les mains noircies par le travail, a été obligé, par la famine imminente, d'accepter une place de manœuvre. Il n'avait pas l'habitude de ces lourds travaux ; il attrape un effort et le voilà couché dans le lit avec "la fièvre du pays." La famille est à la mendicité pendant des semaines. Mais on a toujours de la fièvre : mourir plutôt que d'écrire au Canada qu'on est dans le besoin.



M. EUGÈNE-L. BÉLISLE
Ancien conseiller et directeur de l'Opinion Publique

Ainsi la misère devient une grande éducatrice ; on apprend à se plier aux circonstances et à lutter. Cela dure des années et les premières surtout sont tristes. C'est alors que l'émigré pour se donner du courage, sent le besoin d'entretenir de vieilles illusions. Il a constamment devant lui l'image du pays natal ; il suppose, le soir, quand il revient moulu par la fatigue, le nombre d'années qu'il lui faudra pour économiser assez d'argent pour racheter la terre paternelle le vieux patrimoine sur lequel il rêve d'aller passer ses derniers jours. Chaque jour, il reçoit le grand journal de Montréal et il se passionne pour cette politique de contradiction et de naïve exploitation des préjugés pour laquelle il sacrifiait gaiement son repos, autrefois.

Mais les chefs passent, les questions changent, les souvenirs s'affaiblissent. Les enfants qui grandissent apportent à la maison un journal américain qui parle d'une autre politique, d'autres intérêts plus immédiats. Les espérances de faire des économies pour aller s'établir en Canada ne se sont pas réalisées. Les voisins qui ont voulu aller tenter la fortune une deuxième fois sur la terre natale ont été bien contents de revenir aux Etats.

Voilà autant de faits qui font graduellement comprendre à notre émigré qu'il servira mieux les intérêts de sa famille et de sa nationalité en acquérant de l'influence dans la nouvelle patrie où le sort l'a jeté. Il devient citoyen américain et, à mesure que le nombre des électeurs canadiens grandit, les partis politiques, quand ils ont à leur tête des chefs doués de tant soit peu de flair, se hâtent de les courtiser en prenant des Canadiens-français pour figurer sur leur liste de candidats, qui est toujours longue.

Mais ici encore, le succès n'arrive pas sans lutte et sans misère. Worcester, par exemple, était l'une des villes les plus fermées de la Nouvelle-Angleterre. Ni les Américains de race, dont un grand nombre conservent encore les idées étroites du puritanisme, ni les Irlandais, qui avaient déjà fait du parti démocrate leur chose, n'étaient disposés à favoriser l'entrée dans la politique d'un nouvel élément. Nos compatriotes ont donc été obligés de jouer des coudes pour obtenir une place au soleil. Il était comparativement facile de décrocher une nomination dans les caucus pour un des nôtres, les meneurs comprenant facilement que la présence d'un nom canadien sur leur liste est un excellent moyen de nous entraîner à voter pour tous les autres candidats de leur parti. Plus difficile a été la tâche de faire respecter les pactes conclus dans les conventions par les membres du parti le jour de la votation. Dans les deux partis politiques il ne manquait pas de gens qui préféraient voter pour un adversaire politique plutôt que pour un *French*. Mais nos compatriotes ont su si bien jouer leur partie dans le jeu fort compliqué qu'est la politique américaine que la masse, dans les deux partis, est aujourd'hui à peu près convaincue qu'on ne saurait impunément manquer de loyauté à leur égard. C'est un grand pas de fait.

C'est en 1888 que les Canadiens-français eurent pour la première fois l'honneur d'envoyer un des leurs siéger à l'hôtel de ville dans la personne de M. Alexandre Belisle, jr. Ce monsieur eut pour successeur immédiat son frère, M. Eugène-L. Belisle, élu pour la première fois en 1894 ; puis en 1895, M. Jean-F. Jandron allait siéger à ses côtés. En 1897, M. Jean Rivard était élu conseiller et en même temps les Canadiens forçaient les portes du Sénat municipal, en faisant élire M. Napoléon-P. Huot comme échevin. En 1899 M. W. Levi Bousquet était élu à son tour échevin et cette année on lui a fait l'honneur de l'appeler à présider la chambre haute du conseil municipal, position qui n'est inférieure qu'à celle du maire.

J'aurai à revenir sur ce sujet pour donner une plus juste idée de la position politique de nos compatriotes ; mais les quelques faits cités plus haut feront comprendre que l'influence des émigrés qui était nulle, il n'y a pas plus de quinze ans, est aujourd'hui en plein ascendant.

T. ST-PIERRE.

LAISSEZ-MOI DONC AIMER !

Laissez-moi quelquefois m'élancer vers la sphère,
Où l'on n'entend plus rien des troubles d'ici-bas ;
Et là, rêver des cieux en oubliant la terre.
La terre, où la douleur nous suit à chaque pas.

Laissez, laissez mon cœur poursuivre son doux rêve,
Aspirer les parfums, écouter les chansons ;
Et mes yeux se fermer, quand le flot, sur la grève,
Expire murmurant de mystérieux sons.

Laissez-moi donc aimer, admirer toutes choses,
Et donner à chaque être un sourire ou des pleurs ;
Chanter avec l'oiseau, gémir avec les roses ;
La jeune fille unir son âme aux jeunes fleurs.

Ne hochez pas la tête avec un fin sourire
Quand vous voyez mon front doucement s'incliner,
Quelque chose dans l'œil que l'on ne peut décrire
Mais que le cœur sait deviner !

Et ne dites pas que c'est une chimère
Que mon esprit poursuit une ombre, un songe vain ;
Qu'il ne me restera de ce rêve éphémère
Qu'un long regret de plus, demain !

Car ces heures de foi, d'amour, de poésie,
C'est la goutte d'eau fraîche après un jour brûlant ;
Et je me désaltère à ce flot d'ambrosie :
Je deviens meilleure en aimant !...

LOUISE BOURGEOIS.

MISERABLE !

L'homme ne vit que de souvenirs !
A. de MUSSET.

Quatre heures venaient de sonner. De jeunes écoliers sortaient gaiement du collège, heureux de se retrouver en liberté. Tous regagnaient le toit paternel en courant et en chantant.

Un jeune gars de sept ou huit ans avait pris les devants et semblait pressé de regagner le domicile où il retrouverait sa mère chérie, et, quelques heures plus tard, son père.

Son père était un pauvre ouvrier dont le travail très dur ne rapportait que juste ce qu'il fallait pour vivre ; et quelle journée de labeur ! douze heures par jour. Pauvre ouvrier !

Tout joyeux, l'enfant s'empressait de retourner chez lui ; il venait de remporter l'excellence de sa classe dans une composition mensuelle. Il avait hâte d'arriver pour montrer le fruit de ses études.

Et son père, ne sera-t-il pas heureux de revoir son petit ; ne sera-t-il pas fier de voir que les privations qu'il s'impose pour donner une bonne instruction à son fils, ne sont pas vaines ?

Comme le pauvre enfant attend avec anxiété le retour de son père.

Hélas ! pauvre petit !

* *

—Maman, maman, venez donc voir tout ce monde.
La mère accourt.

—Mon Dieu, un homme blessé qu'on apporte sur un brancard... Oh ! le pauvre malheureux !...

—Grand Dieu, dit-elle presque défaillante, mon enfant, c'est ton père !...

—Papa !... papa qui est blessé ! s'écrie l'enfant tout en larmes.

On arrive, on entre dans la maison et le sang coule partout sur le plancher.

Pauvre ouvrier ! voilà donc le sort qui t'est réservé pour ta probité, voilà la récompense de ton amour pour ta famille !

—Mon père, mon bon père !... papa, papa, regarde ton petit Emile ! papa, papa, es-tu mort ! regarde donc ton enfant !...

—Hélas ! ton père est mort, dit une des personnes présentes. Il est tombé sur une scie circulaire et a été coupé en deux.

Un vieillard entre et court vers le moribond. C'est le père de la victime.

—Grand père... papa, mon bon papa est mort !...

Au dehors, la foule se rassemble autour de la maison de l'infortuné.

Les femmes pleurent et se lamentent.

Les hommes s'essuient les yeux ; car, en face d'une mort si horrible, qui ne pleurerait pas ?

L'ouvrier a un bon cœur, et, en face du malheur, il ne reste pas sourd à la voix de la conscience.

Tout à coup une voiture arrive trainée par deux superbes chevaux. C'est l'industriel qui revient d'une promenade avec sa dame.

Voyant le rassemblement en face de cette demeure, il interroge.

Le vieillard ayant appris que le maître est à la porte, va vers la voiture, salue poliment et raconte le sort de son fils.

Poor thing, lui répond l'industriel, *come and see me at home*, et fouettant son cheval, il s'étend confortablement dans sa voiture et regagne sa demeure.

* *

Pauvre petit orphelin, voilà ton seul soutien parti pour toujours ! Qui prendra soin de ton avenir ? Ta pauvre mère ne pourra pas subvenir aux frais de ton éducation !

Le noble vieillard va tenter un effort suprême : il ira trouver le maître de l'usine et lui exposera son cas ; il se laissera peut-être attendrir au récit de tant d'infortunes.

Après une courte prière au chevet de son malheureux fils, il sent son courage renaître et se dirige vers la demeure somptueuse du bourgeois, riche, riche à millions.

Il sonne, on l'introduit. Il parle, mais sa voix est entrecoupée de sanglots. Le pauvre vieux tombe à genoux devant ce marbre dont le son des écus a endurci le cœur. Le bourgeois l'écoute d'un air de bonhomie hypocrite. Et le noble vieillard, au cœur si bon, croit voir dans les yeux du larron un semblant de pitié. Hypocrite !...

—*Poor thing ! here is ten dollars.*

Le vieillard se relève comme s'il eût été mordu par un serpent, il prend le billet de banque et le renvoie à la face de l'homme.

—Miserable ! sois maudit !... Voleur, assas...

Il ne put articuler d'autres paroles, il tomba par terre sans mouvement.

Des serviteurs vinrent le relever.

—*Put him outside on the sidewalk, and let him breathe !...*

* *

Quand il revint à lui, il se trouvait dans la maison de son fils. On l'avait ramassé, gisant sur le trottoir à la porte du château.

—Miserable ! canaille !... le prix de mon enfant... le prix d'un chien... Monstre !...

Son petit-fils était à ses côtés, pleurant et l'appelant de sa voix la plus tendre.

Il le saisit par le bras et l'emmena au pied de la Croix suspendue à la tête du grabat où était étendu son père.

—Mon enfant, lui dit-il, vois ce crucifix, c'est l'image de notre divin Sauveur qui a donné sa vie pour nous tous. Avant de mourir, il nous a dit que nous sommes tous frères et que nous devons nous aimer les uns les autres. Il nous a dit de faire le bien, de pratiquer la vertu ! Prie souvent mon enfant, et pardonne à tes bourreaux !...

—Mais, ces gens nous ont pris pour des chiens et ce sont eux qui sont des chiens, les misérables ! les voleurs !...

—Quand tu seras grand, pauvre enfant, (*) reviens-toi que l'ouvrier est maltraité, et quelques fois volé ; travaille pour revendiquer les droits méconnus de l'ouvrier, mais que la Croix soit pour toi le drapeau qui te guide."

In hoc signo vinces.

RENÉ SAINTE-FOYE.

Saint Henri.

(*) Le pauvre orphelin est mort à l'âge de douze ans.

VERS A DIRE
—
L'ANTIQUÉ PRIÈRE

Joignons, les mains ; c'est l'heure où, là-haut, "Notre Père" Bénit l'Enfant. Tel que me le dit ma mère.
Enfant, dis avec moi les anciens mots sacrés :
Pour qu'en nos cœurs, ce soir, la paix de Dieu pénètre,
Que ces mots purs, du fond des âges respirés,
Viennent, plus doux encore, sur la lèvres renaitre !

Songe aux bons ouvriers des vieux labours humains,
Qui, sans cesse étendant le réseau des chemins,
Défrichèrent pour nous le sol de la patrie,
Aux rudes laboureurs, qui, sans peurs ni regrets,
Jusqu'au bout confiants dans le travail qui prie
Apprétaient aux moissons le berceau des guérets !

Songes à tous les soldats des suprêmes batailles,
Qui du sang de leurs cœurs, par de larges entailles,
Arrosèrent nos champs pas à pas défendus ;
Qui, dans le choc farouche où la mort s'exaspère,
Sous les plis du drapeau, frappés, mais non rendus,
Levaient les yeux au ciel, en tombant pour leur terre !

Songe aux hommes de bien qui nous ont faits plus grands
Aux dompteurs des fléaux, ces justes conquérants,
Aux femmes qui, le front voilé sous l'aile blanche,
Le chapelot de bois battant sur le côté,
Avec le geste doux de l'aide qui se penche
Versaient sur les douleurs leur tranquille bonté !

Songe aux affligés, aux repentants, aux victimes,
A tous ceux qui, contents de triomphes intimes,
Se dépensaient pour tous en généreux efforts !
Songe aux pèlerins las des routes de misères,
Qui, tombés à genoux, se relevaient plus forts !
Songe aux petits enfants de jadis, près des mères !

Tous, tous, pendant de longs siècles, preux artisans,
Semeurs de blés, tous ceux qui firent les présents
Des arts ou des vertus, du sang ou du génie,
Pour leur âme, pour leur pays, pour leur maison,
Pour que Dieu fût présent à leur tâche bénie,
Ont dit d'un même cœur la divine oraison !

Aussi, ce soir, avant que la mère t'embrasse,
Enfant, rends ces mots chers à la vieille race,
Qui savent mieux unir la Terre avec le Ciel !
Que je sente s'ouvrir l'aile de l'Espérance,
Entendant s'élever sur ta lèvres de miel
La prière du Christ en syllabes de France !

GUSTAVE ZIDLER

—
L'ABÉNAKI "WA-WA"

Non loin du lac Saint-Pierre, sur les bords de la rivière Saint-François, est situé le village indien, dit les Abénakis. Le vrai type indigène est maintenant disparu, et le touriste canadien, attiré là par la belle saison, se voit au milieu de frères parlant sa langue, avec les mêmes croyances et coutumes. Un riche américain, assure-t-on, s'y rendit un jour s'imaginant retrouver le fier Indien au regard farouche et scrutateur, habile à manier le tomahawk. Il a repassé la frontière, bien désillusionné.

Quelques Abénakis cependant, chez les aînés, ont conservés tendances à la jonglerie, également superstitieux et vindicatifs. Aussi Wa-Wa, le sujet de cette étude, est-il une vieille figure intéressante à étudier.

Voici comment j'ai eu la bonne fortune de le connaître :

Un soir de juillet 1896, un confrère et moi revenions d'une partie de pêche à l'embouchure de la rivière Saint-François. Le ciel était sombre et le soleil se couchait, rouge comme une meule de feu. Nous voguions, bercés par la vague légère. L'on pouvait encore distinguer, échelonnées sur les deux rives, les habitations blanches de nos cultivateurs. Devant nous se dressaient les cloches des jolis villages de Pierreville, de Saint-François et des Abénakis.

Notre chaloupe longeait déjà la réserve, ou commune, concédée aux sauvages de l'endroit et la propriété du gouvernement. Sur la pointe où se rétrécit la rivière, nous aperçûmes un Indien. Mon ami me dit aussitôt :

—Ce doit être le père Wa-Wa. Conduisons la chaloupe de ce côté.

Une minute plus tard, nous étions sur la terre ferme, pour voir notre homme de près.

C'était bien Wa-Wa. Le vieillard avait la pose du rêveur. Une petite hache d'une main et quelques pièces de bois de l'autre, un calumet à la ceinture. Tête nue et élevée, il murmurait des paroles en la langue de ses aïeux. Mon confrère, un peu versé dans l'idiome, devina qu'il récitait sa prière. A son allure noble et humble, aux accents de sa voix pure et presque enfantine, il était facile de voir qu'il joignait à l'éloquence une foi vive. Cet octogénaire, nous semblait-il, suppliait son Créateur de l'appeler à lui. Nous écoutions donc ce pieux entretien sans bien le comprendre, puis le bon vieux Wa-Wa fit un signe de croix, grand, mesuré et avec une dignité qui nous édifia beaucoup.

L'Indien allait prendre le chemin du village, lorsque nous nous présentâmes à lui, le priant de nous récréer de ses belles anecdotes du temps passé. Il acquiesça à notre demande avec la meilleure grâce du monde.

"Mes p'tits frères, vous voulez des histoires vraies. Eh bien, attisons le feu, allumons nos pipes... J'y suis. D'où nos pères venaient ? Du pays que les peaux blanches appellent le Nouveau-Brunswick et le Maine. Ah ! les temps sont changés... Tout à l'heure, j'aurais le Dieu que m'a fait connaître la robe noire, les anciens adoraient le soleil. Quand ils tuaient des Anglais, ils allaient sur la montagne remercier le Manitou. Ah ! p'tits frères, les temps sont changés... Le tomahawk est enterré, on ne darde plus le poisson qui dort au fond des eaux, plus de chants guerriers hors des bourgades et nous vivons en paix avec nos frères blancs. Plus chez nous que mes jillits, ça ne se ressemble pas. Des peaux blanches, que nous sommes des fainéants. Regardez mes cheveux blanchis à poursuivre le gibier, voyez mes épaules, courbées en arc de flèche, à porter le canot, mes mains paralysées à tenir l'aviron. Ai-je vécu à l'air du temps ? (comme on dit au village canadien). Frères, amis, tous ont fait la même chose, mais pas mieux que moi, j'vous le jure. Et si nous en avions des réserves pour faire la chasse, mes p'tits frères ! Elles s'étendaient de la source de la grande rivière Saint-François, à son débouché. Les Algonquins et les Hurons étaient jaloux et ils venaient nous chercher chicane. Nos pères les recevaient en leur tordant le cou. On les accuse d'avoir pendu des chevelures à leurs ceintures, après les batailles. C'est un mensonge, j'vous le jure."

Pendant qu'il animait le feu de son calumet, nous lui dismes :—"Père Wa-Wa, l'heure avance, une histoire d'aventures, s'il vous plaît !"—"Oh ! de ces contes j'en ai plein ma vieille tête. Ecoutez celui-ci, pour le répéter demain à vos jeunes camarades. C'était vers 1825, je n'avais vu que sept chutes de neige, et je m'en souviens encore, mes p'tits hommes. Au lever du jour, arrive à la tente de mon père le Pitaugan (chef de la tribu) suivi de dix plus douze sauvages. La sorcière avait décidé de grandes choses, car ils partaient pour une course de chasse vers les sources du Saint-François, et mon père était de l'expédition. En deux tours de main, la vieille sœur avait préparé tout."

Ce qui se passa là-bas, d'après Wa-Wa, voici : Ils firent la chasse et descendèrent le cours de la rivière en route pour la bourgade, lorsque franchissant l'embouchure du Magog, ils apprirent d'un chasseur blanc

qu'à quelques milles de là, vivait un Anglais loyaliste, possesseur d'un objet d'une grande valeur. Ils volent aussitôt vers l'endroit signalé. L'instant d'après, ils fumaient le calumet dans la maison de l'individu en question.

Nous arrivons à l'incident de la cassette d'or. Laissons parler Wa-Wa :

"Le frère était absent et la sœur, à leur approche, avait fui dans les bois voisins. Belle affaire ! Le Pitaugan donne ses ordres et tac... tac... tac... la cassette était à eux. Le grand chef, l'œil rouge comme notre feu, déclare, en face du ciel, que celui qui le trahirait mourrait de sa main. Le calumet de circonstance passe de bouche en bouche. Ils avaient juré, par cette cérémonie, de n'en pas sonner mot. Cinq jours après, ils revenaient ici, en sonnant des cris de joie. L'or avait été confié aux soins de mon père. Il passa la première nuit, la cassette auprès de lui. Tout à coup, une lueur bleuâtre paraît. Serpent d'un nom, mes p'tits frères, c'était un avertissement de la sorcière. Le père se lève, le corps raide comme une barre de fer. Il court vers le chef, avec la cassette, et l'apparition le suit sous forme d'une boule de feu. Le grand conseil est réuni au milieu des ténébres. On décide que le propriétaire de cet or ayant eu de mauvais commerces avec le Lutin du noir enfer, il fallait s'en débarrasser au plus tôt, car ceci attirerait des malédictions sur toute la tribu. L'infâme boule rouge paraissait toujours. Elle disparut, lorsqu'ils eurent jeté la cassette d'or dans la rivière.

"A présent, ce n'est pas tout, j'vous jure. Chaque soir, mon père dansait sur l'eau, à l'endroit même où on l'avait jetée. Je l'ai vue moi-même bien des fois. Depuis trente printemps, on ne voit plus rien. L'Anglais est mort, nous a dit la sorcière, et le chef de l'enfer est venu chercher son or.

Des peaux blanches comme vous autres ont fait des sondages dans la rivière. Peines perdues, ils ne trouverent pas plus de cassette qu'il n'y a de coffre d'argent au lac Saint-François, du côté de La Baie. Vous savez l'histoire du vaisseau français naufragé là ? Eh bien, personne ne trouva de coffre."

Notre bon Wa-Wa termina ainsi sa légende : "Vous ne connaissez pas grand chose de la vie. Apprenez qu'on ne doit jamais prendre ce qui ne nous appartient pas, encore moins ce qui est la propriété du diable. Voyez, la cassette a porté malheur à notre tribu, car nous vivons dans la tristesse et l'abandon. Et si au déclin du jour, je viens prier le Dieu de la robe noire sur cette pointe, c'est pour lui demander d'avoir pitié de mes pères... j'ai dit, mes braves p'tits frères. J'ai fini."

En même temps qu'il prononçait ces paroles, de grosses larmes tombèrent de ses paupières et nous étions tout émus de le voir ainsi.

Le père Wa-Wa cheminait lentement du côté de sa tente. Il nous semblait l'entendre murmurer ce refrain de l'héroïne du Meschacébé chantée par Chateaubriand :

"Heureux ceux qui n'ont vu que la fumée de leur chaumière et qui ne se sont assis qu'au festin du bonheur."

Sherbrooke, avril 1901.

A.-L. M.

—
UN EXEMPLE DE PROBITE

Hugh Miller (*) était un soir dans le bureau de son journal, relisant la dernière épreuve de la feuille du lendemain, lorsqu'on frappa à la porte quelques coups précipités.

—Entrez, voici le bon à tirer, dit-il, croyant que

(*) Hugh Miller, mort vers 1860, fut un de ces hommes qui s'élevèrent eux-mêmes. Il avait débuté par être manœuvre de maçon : poète, romancier légendaire, journaliste, géologue, ce sont surtout ses ouvrages de géologie que ses compatriotes citent le plus volontiers ; mais ses légendes et ses mémoires sur son éducation n'ont pas moins contribué à sa réputation.

c'était l'apprenti de l'imprimeur ; mais, au lieu du petit apprenti, c'était une petite fille en haillons qui lui demanda :

—Etes-vous Hugh Miller ?

—Moi-même, répondit-il.

—Marie Duff vous prie de venir la trouver.

—Marie Duff ! et que me veut-elle ?

—Elle se meurt.

Justement, l'apprenti entra à son tour. Hugh Miller lui remit l'épreuve de la feuille, prit sa canne avec son plaid, ferma la porte du bureau où il était resté seul et suivit la petite fille dans la direction de

la Canongate, sur le trottoir désert de la Grand'Rue du vieil Edinbourg.

Pendant qu'il marchait précédé de son guide, il retrouvait tous les souvenirs qui se rattachaient pour lui au nom de Marie Duff, jeune fille du comté de Cromarty, où il l'avait connue alors qu'il était simple maçon, ne se doutant guère probablement qu'il laisserait un jour la truelle pour la plume du journaliste et le marteau du géologue. La dernière fois qu'il avait vu Marie Duff, c'était au mariage d'un sien ami, maçon comme lui, où ils figuraient, Hugh comme premier témoin du fiancé et Marie comme première demoiselle de la noce. Il la revoyait donc encore dans son imagination telle qu'elle était à cette fête, avec sa jolie expression de joyeuse insouciance, ses yeux noirs brillants de plaisir, échangeant des réparties avec son partenaire et trouvant toutes les contredances trop courtes.

Mais déjà la petite fille déguenillée se retourne et fait signe qu'il faut quitter la Grand'Rue et s'engager dans une des ruelles traversières qui y aboutissent. Hugh Miller se laisse conduire de là dans un étroit couloir, puis il monte par un escalier délabré où son guide se glisse comme une vraie chatte jusqu'à une porte qu'elle pousse en disant :

— C'est là.

Et, se retirant, elle le laisse entrer seul.

Hugh Miller franchit le seuil d'une chambre où, à la lueur d'un feu à demi éteint, il aperçoit dans un coin de la cheminée ce qui lui semble quelque chose comme un vêtement de femme, et en s'approchant il voit une tête maigre et pâle qui fixe sur lui des yeux tristes et suppliants. C'était bien encore les yeux de Marie Duff, quoiqu'il eût été difficile à Hugh Miller de reconnaître les autres traits de cette physionomie piquante, évoquée naguère par ses souvenirs de jeunesse. Marie le regarde un moment en silence et les larmes coulent de ses yeux qui jadis exprimaient une si insouciance gaïeté.

— Êtes-vous réellement Marie Duff ? lui demanda Hugh Miller.

— Oui, répondit-elle, c'est moi... c'est-à-dire tout ce qui reste de moi, et elle essaya de commencer le récit d'une vie malheureuse, mais avec un langage si embarrasé qu'elle s'interrompit tout à coup par cette simple conclusion : " Ah ! mon bon Hugh, je suis dans la dernière des misères ! "

Hugh Miller lui dit de se calmer et promit de revenir le lendemain matin ; puis, prenant sa main fiévreuse, y glissa une demi-couronne et sortit.

Avant de redescendre, il frappa à une porte voisine, désirant faire quelques questions sur la pauvre fille... mais il eut affaire à des gens à moitié endormis et de mauvaise humeur, qui le reçurent fort mal en l'engageant à s'adresser ailleurs.

Il ne manqua pas de revenir de grand matin, et trouva sur le palier de l'escalier la petite fille déguenillée, son guide de la veille, qui lui dit tout d'abord : Elle est morte ! Il entra ; c'était la vérité : Marie Duff venait d'expirer auprès de son feu éteint. Hugh Miller la reconnut tout à fait alors, car la mort lui avait rendu les traits les plus doux de sa physionomie virgine. Hugh Miller n'aurait pu lui demander encore si c'était bien elle, quoique ses yeux noirs fussent fermés... fermés à jamais.

Il s'adressa à des voisins plus courtois que ceux qui l'avaient rudoyé, mais ceux-ci n'eurent aucune histoire à lui apprendre ; ils n'avaient guère connu Marie Duff que de vue. Hugh Miller entra ensuite chez un entrepreneur de funérailles, lui commanda un cercueil et le chargea de tous les détails de l'ensevelissement de la morte.

Le lendemain, Hugh Miller vint lui-même accompagner Marie Duff jusqu'au cimetière de la Canongate. Deux ou trois habitants et habitantes du quartier se joignirent à lui. La matinée était brumeuse et froide. Les assistants n'attendaient pas que la dernière pelletée de terre eût été jetée sur le cercueil pour se retirer. Seule, une vieille, assez déceimment vêtue et à l'air grave, qui était restée, s'approcha de Hugh Miller, et lui faisant une révérence :

— Vous connaissiez Marie Duff ? lui demanda-t-elle.

— Oui ; je l'avais connue jeune fille.

La vieille fondit en larmes :

— Monsieur, poursuivit-elle, je tiens une petite échoppe ; Marie m'achetait ; elle payait régulièrement, et je me suis bien doutée qu'elle était morte ; car un mois s'était passé sans qu'elle m'eût apporté une demi-couronne qu'elle me devait... mais la nuit d'avant-hier, j'étais au coin de mon feu, à demi endormie, lorsque je fus réveillée par quelqu'un qui entra dans ma chambre, et c'était Marie Duff qui, pâle et mourante, me tendait une pièce d'argent et me demandait :

— N'est-ce pas une demi-couronne ?

— Oui, lui répondis-je.

— Eh bien, la voilà ! et ce disant, elle disparaissait.

Hélas ! pauvre Marie Duff ! ç'avait été une triste vie que la sienne depuis que Hugh Miller s'était rencontré avec elle à cette fête d'amis, où elle avait été première demoiselle de la noce et lui le premier témoin du marié ! Elle devait bientôt se marier, mais, son père étant mort, sa propre mère l'avait suppliée auprès de celui à qui elle avait donné son cœur. Cette amertume avait été trop forte pour elle et lui avait rendu la maison paternelle intolérable. Marie avait pris la fuite, et elle avait fini par n'avoir plus d'autre asile qu'un misérable grenier pour y mourir abandonnée et seule... le dernier acte de sa vie ayant démontré que, dans cette âme égarée par le désespoir, la probité avait survécu à toutes les autres vertus.

J. BROWN.

LA POLITESSE

La politesse se traduit par des usages où le caprice et la mode ont leur part.

La Bruyère l'a admirablement définie :

" La politesse, dit-il, n'inspire pas toujours la bonté, l'équité, la complaisance, la gratitude ; elle en donne du moins les apparences, et fait paraître l'homme en dehors comme il devrait être intérieurement.

" L'on peut définir l'esprit de politesse, l'on ne peut en fixer la pratique ; elle suit l'usage et les coutumes reçus ; elle est attachée aux temps, aux lieux, aux personnes, et ce n'est point la même dans les deux sexes, ni dans les différentes conditions ; l'esprit tout seul ne la fait pas deviner, il fait qu'on la suit par imitation et que l'on s'y perfectionne."

Dans une société comme la nôtre, toute aux affaires, le cérémonial d'autrefois se borne à quelques règles.

La véritable politesse dicte à chacun des attentions et des prévenances que nul code du savoir-vivre n'est à même de formuler. On ne saurait prévoir tous les cas où peuvent naître des incertitudes sur le plus ou moins d'affabilité, de tenue ou de mesure qu'il faut témoigner.

Pour les résoudre, chacun n'a qu'à s'inspirer de deux règles :

1. Il vaut toujours mieux être trop poli que pas assez ;
2. Dans les actes de la vie mondaine, un homme bien élevé doit unir une sorte d'empressement contenu à une aisance courtoise et discrète.

LES MISSIONNAIRES AU NORD-OUEST

Le Révd Père Cochin, Oblat de Marie Immaculée, de la mission de Thunderchild, dans la Saakatchewan, vient d'envoyer des photographies intéressantes sur sa mission que nous reproduisons avec plaisir ainsi que les notes qui les accompagnent.

" Dans l'espoir d'intéresser vos lecteurs et d'encourager les bienfaiteurs de notre chère Mission sauvage de Thunderchild, je vous envoie quelques photographies.

" La première représente notre petite maison résidence qui nous sert provisoirement de chapelle, avec une jeune famille chrétienne qui se promène dans le jardin.

" La deuxième vous montre un païen debout devant sa loge et entouré de sa petite famille. Tous ses enfants sont chrétiens ; ils ont eu le malheur de perdre leur mère, et il me faudra bientôt les recueillir pour les soustraire aux sollicitations des ministres protestants.



Résidence de Thunderchild

" La troisième met sous vos yeux trois sauvages faisant leur méditation avant d'entrer dans le *ma-ti-sân* (la cabane sacrée) où le grand Manitou doit, selon leur croyance païenne, les faire transpirer pour les purifier ou les guérir de quelque maladie.



Sauvage païen et ses petits enfants chrétiens

" Pauvres sauvages ! Que j'ai hâte de les convertir et de voir notre église et notre orphelinat bâtis ! Déjà, grâce aux dons généreux qui ont répondu à l'appel de mon zélé compagnon, le R. P. Bruck, les matériaux pour l'église sont achetés ; mais les travaux de construction, faute de ressources suffisantes, sont remis



Païens sauvages en méditations

au printemps prochain. Donc nous sommes condamnés à plusieurs mois d'attente pendant lesquels j'aurai à faire des efforts surhumains contre les ministres de l'erreur qui profitent de notre impuissance matérielle pour séduire les sauvages et nous enlever nos enfants chrétiens ! Aussi je ne cesserai pas de crier " au secours ! " implorant la charité et les prières ferventes des lecteurs qui s'intéressent à l'œuvre des missionnaires."

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 11 MAI 1901

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 Mois, \$1.50
4 Mois, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1er insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ
42, Place Jacques-Cartier.

NOTES DE LA DIRECTION

La semaine prochaine, nous publierons un magistral article de notre écrivain distingué, M. L.-O. David. Cette page, qui est intitulée : "Tels pères, tels fils," constituera un véritable régal pour nos lecteurs.

* *

Il nous a été impossible, avec la meilleure volonté, de faire composer la table des matières pour aujourd'hui. Nous la publierons sans faute, dans notre prochain numéro et prions nos lecteurs d'attendre jusque-là avant de faire relire l'année 1900-01. Notre table très complète sera le complément indispensable de ce volume.

CONCOURS DE DESSIN AU CRAYON

Nous prévenons les dessinateurs que nous donnerons, dans un prochain numéro, les conditions d'un concours de dessin au crayon. Le sujet sera UNE TÊTE D'APRÈS NATURE. Afin de permettre aux talents encore inconnus de se produire, sans crainte nous mettons hors concours MM. H. Julien, A.-S. Brodeur, J. Labelle, N. Savard, A. Ferland, R. Barré, Edmond J. Massicotte et tous les peintres et dessinateurs qui ont déjà exposé à l'"Art Gallery".

Ce concours, premier du genre, devrait nous mériter la sympathie de tous ceux qui s'occupent des choses de l'art. Dites-le à vos amis.

ERRATUM

Dans la poésie que M. Chapman a publiée dans notre dernier numéro, à la onzième strophe, premier vers, au lieu de :

Oui, le riche qui songe au sort de l'indigent
lisez :
Oui, le riche qui songe au sort de l'indigent.

NOTES ET IMPRESSIONS

La France est le pays où j'aimerais le plus et le moins à vivre : la facilité de s'y faire aimer égale celle de s'y faire conspuer. — LE PRINCE DE GALLES (EDOUARD VII).

Les femmes ont le génie de la charité. Un homme qui donne ne donne que son or, la femme y joint son cœur. Un louis aux mains d'une femme bonne soulage plus de pauvres que 100 francs aux mains d'un homme : la charité féminine renouvelle chaque jour le miracle de la multiplication des pains. — ERNEST LEGOUVÉ.

L'AVENIR DE LA RACE CANADIENNE FRANÇAISE

Deux importantes réponses à nos questions sur l'avenir de notre race n'ont pu être publiées en même temps que les autres, parce qu'elles avaient été égarées. Le hasard nous les ayant fait retrouver, nous faisons paraître celle-ci aujourd'hui et et nous donnerons celle de M. Rémi Tremblay prochainement.

Monsieur le Directeur.

En réponse à votre lettre, je dois vous dire que je suis fortement d'opinion que la race canadienne-française durant le vingtième siècle restera, tant aux Etats-Unis qu'au Canada, un tout homogène, puissant et fort, comme elle s'est manifestée durant le dix-neuvième siècle.

En dépit de nombreuses tentatives d'assimilation et d'absorption de la part des races constituant la majorité au Canada et aux Etats-Unis, la race Canadienne-française durant le 19^e siècle s'est développée d'une façon étonnante.

Nous n'étions que 60,000 sur tout le continent américain en 1760. Je ne crois pas exagérer en prédisant que le prochain recensement du Canada et celui des Etats-Unis indiqueront qu'il y a actuellement dans l'Amérique du Nord, une population d'origine française de plus de quatre millions. Comment voulez-vous que ces quatre millions d'habitants se laissent absorber par les éléments hétérogènes qui les entourent, il est vrai, mais qui n'ont pu porter atteinte au caractère national des ancêtres de ces quatre millions de Canadiens-français à une époque où l'avenir de notre race semblait plus gravement compromis qu'il ne l'est en ce moment ?

J'ai foi dans l'expansion de la race Canadienne-française ; et cette expansion s'accomplira d'elle-même si nous savons rester—comme le furent nos ancêtres—ardemment attachés à nos traditions, à notre langue et à nos institutions.

THOMAS COTÉ,

Assistant-commissaire du recensement.

SILHOUETTE ARTISTIQUE

Mlle CORINNE LACROIX

Notre revue ne réserve pas ses pages pour les seuls artistes de Montréal. Au contraire, nous accueillons les représentants de l'art de toutes les parties de notre pays et de la République voisine. Le monde artistique peut donc s'adresser à nous sans crainte et être persuadé que nous nous efforcerons toujours de rendre justice aux talents reconnus et consacrés comme à ceux qui débutent et qui commencent à courtiser la renommée.

Cette fois, nous voulons présenter à nos lecteurs une jeune artiste de notre race qui commence sa carrière artistique à l'ombre du drapeau étoilé.

Mlle Corinne Lacroix, malgré son jeune âge—dix-sept ans—s'est déjà acquise une grande réputation parmi nos compatriotes, et nous avons cru le temps venu de la signaler à l'admiration de ses compatriotes du Canada. Mlle Lacroix, au dire des connaisseurs, joue le violon avec une science rare, et on lui prédit un brillant avenir.

Cette jeune musicienne est la fille de M. Joseph Lacroix, marchand de chaussures à Fall-River, et l'un des plus anciens et principaux citoyens de l'endroit. Il est établi depuis vingt-cinq ans environ.

M. Lacroix est né à Saint-Athanase, comté d'Iberville, et il était tout jeune quand il quitta notre pays. Le succès ayant couronné ses efforts, il n'a rien épargné pour seconder les heureuses dispositions musicales de sa fille.

Mlle Lacroix a eu pour professeur le célèbre Henri-J. Faucher, de Providence.

Elle donna son premier concert à Fall-River, le 1er octobre 1900 et nous nous rappelons que nos confrères des Etats-Unis n'eurent qu'une voix pour chanter les louanges de cette débutante.

Depuis, elle a joué dans différents concerts à

Boston, Providence, New-Bedford et New-Port et toujours elle a su captiver et enchanter son auditoire, par la richesse et le brio de son jeu.

Le 5 mai courant elle a dû donner un grand concert au Music Hall de Fall-River, avec le concours de M. Henri-J. Faucher et autres artistes distingués. Notre revue étant sous presse à ce moment, il nous a été impossible d'avoir aucun détail pour le présent numéro, mais nous ne doutons pas qu'elle a remporté le succès dû à son mérite et à ses talents grandissants. Nous souhaitons une longue et glorieuse carrière à Mlle Lacroix.

GUY TARD.

M. LOUIS LEONIDAS LAVENTURE

M. Louis Léonidas Laventure, l'avocat haïtien qui devait donner une conférence à Montréal, en français sa langue maternelle, est reparti pour New-York sans pouvoir donner suite à son projet. Il est passé par nos bureaux et nous a laissé sa photographie ainsi que des notes biographiques que nous publions à titre de documents.

M. Laventure est né en 1859, à Port-au-Prince. Il étudia au Lycée National de cette ville, puis à l'école de droit et fut admis au barreau en 1882. De 1884 à



Photo. Dumas, 112, rue Vitre

M. LOUIS-LÉONIDAS LAVENTURE

1889, il fut secrétaire du président de la République Salomon. En 1890, il fut commissaire du gouvernement près du tribunal civil d'Aquin et en 1892 juge au tribunal civil de Nippes.

Ayant démissionné pour se porter candidat au parlement, il fut battu et il pratiqua maintenant sa profession au Petit Goâve.

Nous publierons, probablement, dans un prochain numéro, des extraits de cette conférence qui est très intéressante.

FLEUR DE LA NUIT

Avez-vous vu parfois, quand vient l'ombre du soir,
Une modeste fleur, que l'on connaît à peine ;
Qui cache aux feux du jour, sa grâce souveraine ;
Et seule, dans la nuit, s'entr'ouvre sans espoir ?

Mais bientôt dans les airs, quelque papillon noir,
Accourt, en la cherchant de son aile incertaine,
S'enivrer des parfums exquis de son haleine,
Sous l'étoile du ciel, qui seule peut les voir.

Ah ! n'enviez-vous pas leur suave caresse,
Qu'on n'entend ni ne voit ? Et comme leur tendresse
A bien plus de douceur, loin du jour et du bruit !

Du brillant papillon, sur la fleur écartante,
Je ne suis point jaloux ; et cela seul me tente,
D'être papillon noir, d'une fleur de la nuit.

VICOMTE DE SELLYN

LES EMPLOYÉS DU MINISTÈRE

CHANSONNETTE

PIANO

Lent

1^{er} Couplet

2^e Couplet

Rall.

The musical score is written for piano and voice. It begins with a piano introduction in 2/4 time, marked 'Lent'. The first couplet starts with the lyrics 'Au mi-nis-tère est un bu-reau'. The second couplet begins with 'vent en grand chapeau'. The score includes piano accompaniment and vocal lines with lyrics.

Au Ministère est un bureau
Où peinent quatre z'employés.
Ils arrivent en grand chapeau
Sous de gros dossiers tout ployés.

Le premier d'eux n'a rien à faire,
Naturel'ment il ne fait rien,
Le s'cond s'occup' d'la même affaire,
Paraît qu'il s'en acquit' fort bien.

Le troisièm', lui, attend qu'on sorte,
Ca n'fatig' pas beaucoup l'papier,
L' derni'r attend qu'on lui apporte
C' que font les autr' pour le classer.

Quand c'est l'heur' de fermer l'bureau,
Ensemble les quat' z'employés
S'en vont avec leur grand chapeau,
Sous leurs dossiers toujours ployés.

NOS FLEURS CANADIENNES

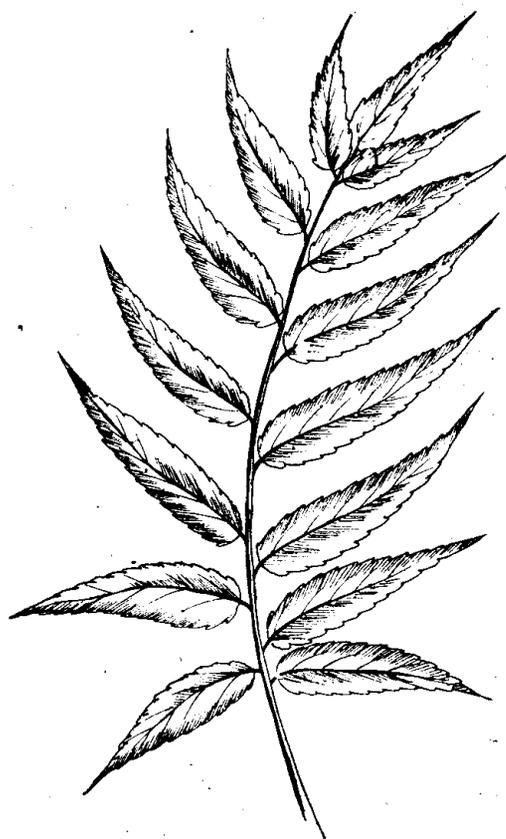
SUMAC AMARANTE OU VINAIGRIER

Le sumac amarante est un bel arbrisseau de 10 à 20 pieds qui orne fort bien les jardins. Ses fleurs écarlates sont réunies en un panicule compact qui nous est familier. Ses fruits ovoïdes sont de même couleur. Ils persistent sur le pédoncule longtemps après la chute des feuilles, quelquefois même, tout l'hiver.

Les oiseaux n'ont garde de s'en plaindre, car ils leur rendent visite et semble bien heureux de trouver ces graines.

" Aux petits des oiseaux Dieu donne la pature. "

Ce vers du poète se place ici naturellement sous ma plume, car c'est un exemple frappant de la sagesse et de la prévoyance du Créateur.



M. Acloque, naturaliste français, assure dans un récent ouvrage : " Fleurs et plantes ", que tous les sumacs sont des plantes dangereuses. Cependant, en ce pays, tout le monde a goûté d'une limonade et d'une espèce de vin que l'on fabrique avec les fruits acides et rafraîchissants de ce sumac. Le sumac glabre jouit des mêmes propriétés.

Mme Catherine P. Traill nous apprend que l'écorce de ces arbrisseaux est employée pour le tannage dans Ontario, et que leurs racines fournissent un puissant astringent et un tonique contre les fièvres intermittentes.

C'est encore d'une espèce de sumac le *Rhus vernix* qui pousse aussi en ce pays, que les Japonais tirent ce vernis connu sous le nom de laque.

Le sumac à feuilles de lentisque, fournit aussi une résine que l'on met dans le vernis.

E.-Z. MASSICOTTE.

NOTES HISTORIQUES

(Suite)

CURÉS DE SAINTE-GENEVIÈVE DE BATISCAN

XV.—Jean, Joseph-Maurice.
Du 15 octobre 1792 au 11 octobre 1802. Né à Québec, le 29 décembre 1753, fils de Maurice Jean et de Marie-Marthe Bussièrès ; ordonné le 23 septembre 1780. Avant de venir à Sainte-Geneviève, il fut curé de Saint-Joseph et de Sainte-Marie de la Beauce, des Ecureuils et de Contrecoeur. Il arriva à Sainte-Geneviève au mois d'octobre 1792, et il y resta dix ans et fut ensuite curé des Grondines et de Lotbinière ; il mourut dans cette dernière paroisse le 2 juillet 1811, à l'âge de cinquante-sept ans et six mois.

XVI.—Langlois, Pierre-Olivier.
Du 25 octobre 1802 au 1er octobre 1805. Né à Québec le 17 juin 1771, fils de Louis Langlois et de Catherine Sauvageau ; ordonné prêtre le 24 août 1798, il fut d'abord curé des Grondines. Il vint à Sainte-Geneviève en 1802 et fut ensuite nommé curé de l'Ange-Gardien en 1805 et du Château-Richer en 1808 ; il y mourut le 13 janvier 1827, à l'âge de cinquante-cinq ans.

Pendant l'administration de M. Langlois, M. Morin, curé de Sainte-Anne de la Perade, desservit Sainte-Geneviève du 9 décembre 1803 au 21 février 1804.

M. Langlois étant alors absent. Il avait deux frères prêtres ; l'ainé, Charles-Antoine, est le premier trappeur canadien. C'est quand celui-ci s'en alla se faire religieux à la trappe de Kentucky, aux Etats-Unis, que M. Langlois dut s'absenter pour accompagner son frère dans un voyage aussi long ; le deuxième de ses frères, Charles-François, est mort en France, religieux dans un monastère de la ville de Laval.

XVII.—Dorval, Alexis.

Du 6 octobre 1805 au 20 août 1812. Né à Montréal, le 8 mars 1772, fils de Joseph Dorval et de Marie Anne Thomelet ; ordonné le 14 août 1796, il fut d'abord vicaire à Québec, puis curé à Saint-Nicolas et à Notre-Dame de Foye. Il fut nommé curé de Sainte-Geneviève en 1805 ; il y demeura jusqu'à sa mort arrivée le 20 août 1812 ; il avait 41 ans. Il est inhumé à Ste-Geneviève.

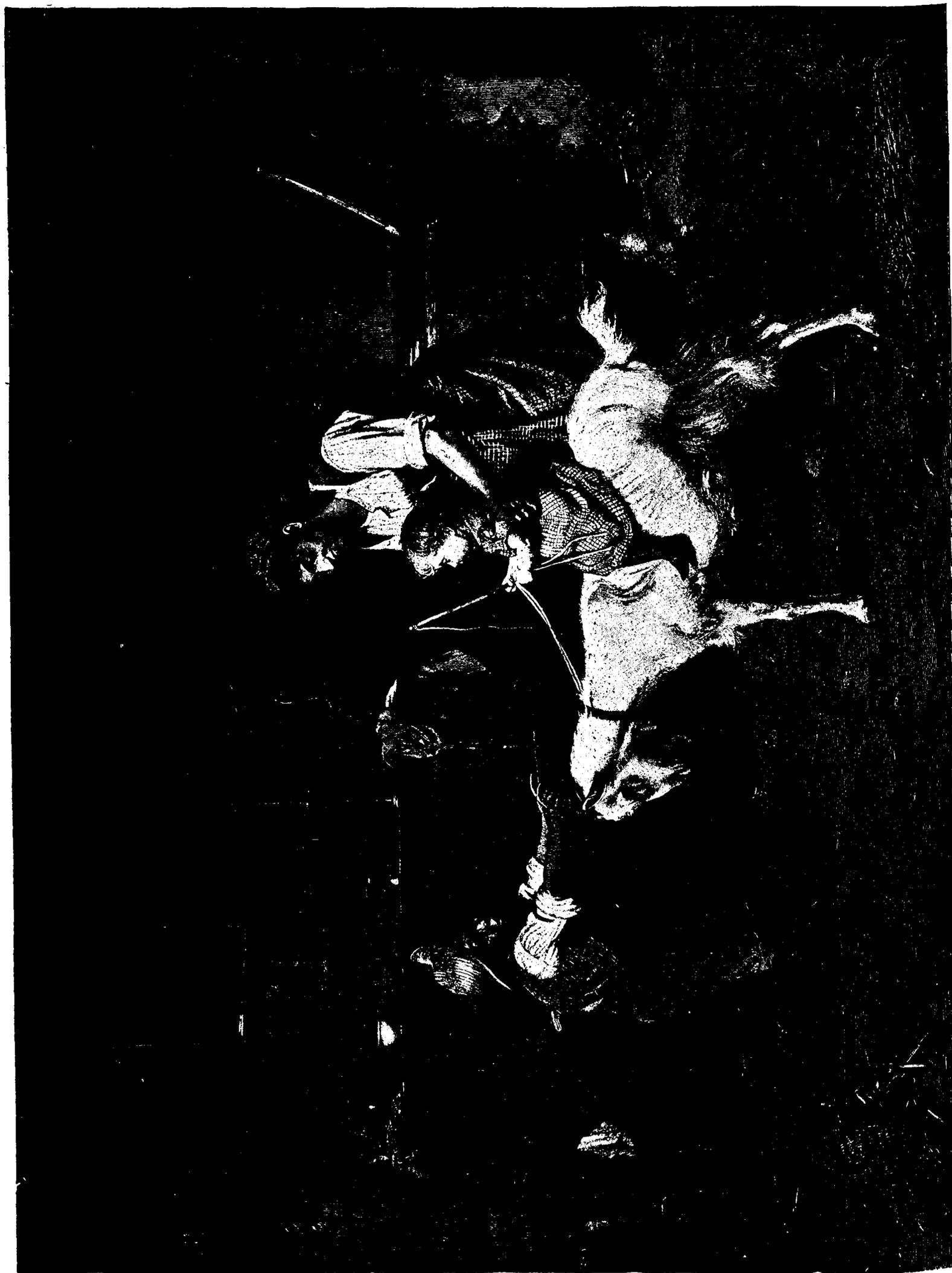
Après la mort de M. Dorval, la paroisse de Sainte-Geneviève fut desservie par M. Morin, curé de Sainte-Anne de la Perade et par M. Vézina, curé de Champlain, jusqu'à la nomination de M. Lebourdais, le 5 novembre de la même année.

On ne saurait trop conseiller aux femmes de dire du bien des autres, et d'en faire dire elles-mêmes.—S. G. W. R.

CHEZ LES ÉMIGRÉS

Nous avons omis de dire que les photographies qui accompagnent l'article de M. T. Saint-Pierre sont fournies par la Maison Thibert de Worcester. Nos lecteurs voudront bien prendre note de la chose.



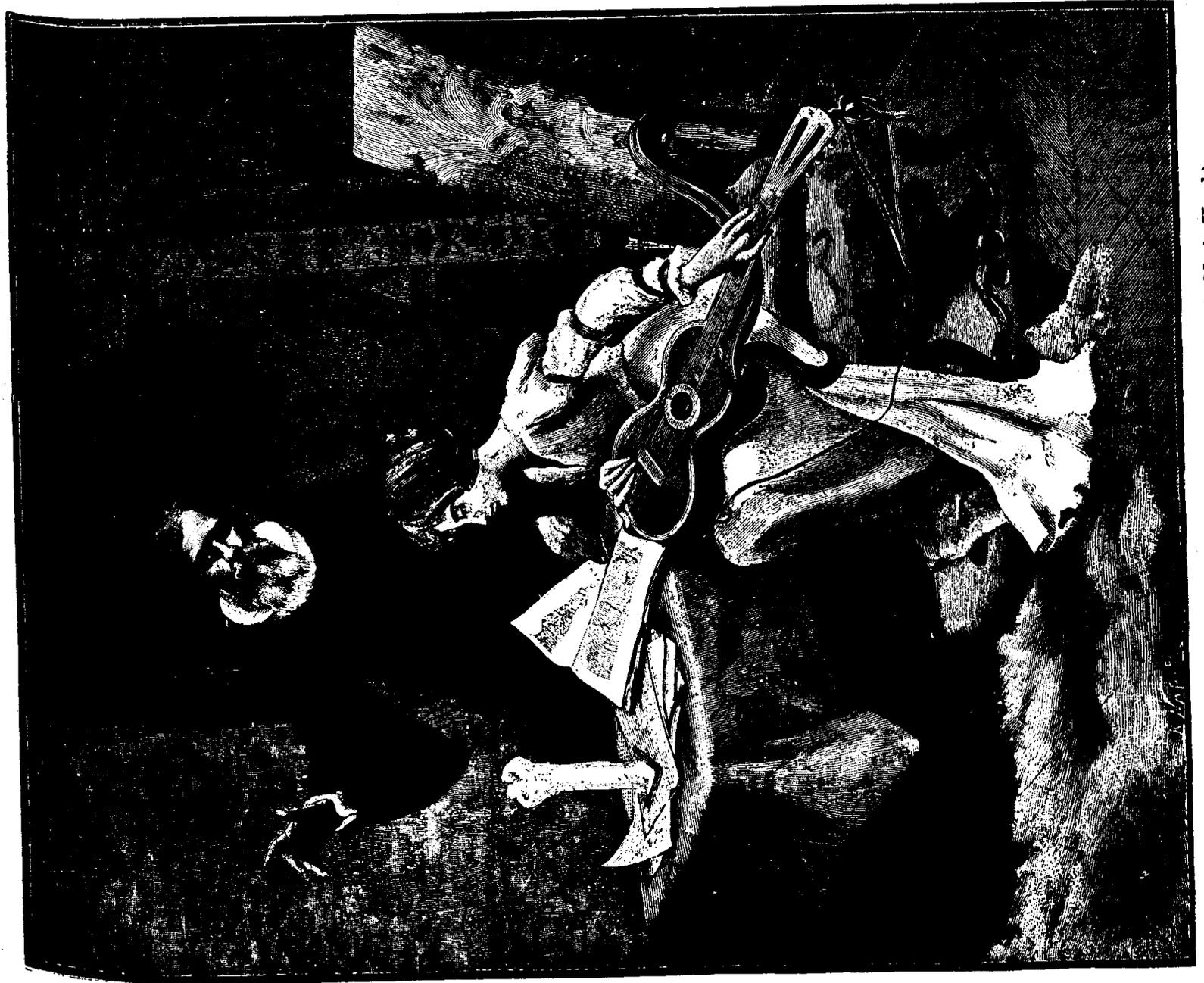


UN PREMIER ESSAI D'EQUITATION. — (Tableau de M. Scaffai)

espérance
 pour eux,
 tour.
 leurs pas,
 suivre la
 prendre
 te, moins
 ment Ju-
 le chemin
 er Cook-
 l'ou nous
 steamers
 rouverons
 re Cook,
 e d'York
 ce trajet
 er à pied
 almerville
 n chemin
 voir con-
 : la dis-
 siblement
 parcourir
 Dalmon,
 dernières
 ns la route
 de revenir
 is pas dû
 arche, en
 rpendicu-
 xactement
 e chemina
 nt tout à
 seulement
 et coriace
 aient avec
 rs en souf-
 'eau étant
 i les dévo-
 e plus cri-
 e avait en-
 r ses pen-
 rs rencon-
 re dans les
 ntinuèrent
 nt le cours
 ntrastaient
 geait avec
 due d'une
 on que lui
 ait trop ré-
 virement.
 paroles de
 le docteur,
 ourquoi me
 r lequel je
 us n'avons
 serons en-
 ne ?
 ce qui était
 ment tout
 euille pour
 ?



UNE CHASSE AU TIGRE DANS LES INDES



UNE VIEILLE CHANSON. — (D'après le tableau de M. A. Kaub)

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE Mlle ATTALA

SONNET A LA VIERGE

Toi que n'osa frapper le premier amathème,
Toi qui naquis dans l'ombre et nous fis voir le jour,
Plus reine par ton cœur que par ton diadème,
Mère avec l'innocence et vierge avec l'amour.

Je t'implore là-haut, comme ici-bas je t'aime ;
Car tu conquis ta place au céleste séjour
Car le sang de ton fils fut ton divin baptême,
Et tu pleuras assez pour régner à ton tour,

Te voilà maintenant près du Dieu de lumière !
Le genre humain courbé t'invoque la première ;
Ton sceptre est de rayons, ta couronne est de fleurs ;

Tout s'incline à ton nom, tout s'épure à sa flamme,
Tout te chante ô Marie ! et pourtant quelle femme,
Même au prix de ta gloire, eut bravé tes douleurs ?...

ROCHEFORT.

LA MODE

Que d'or ! Que d'or ! C'est un éblouissement ! On en voit partout, sur tout. Le moindre petit colifichet, la plus simple toilette ont un scintillement donné par une note d'or ; en boutons, en soutache, en broderie fine et légère.

Les costumes sombres, noirs, sont rehaussés par une ceinture brillante, une encolure brodée d'or et de pierreries, des boucles précieuses ; sans oublier le sautoir, la broche, bijoux obligatoires, en cette période de la mode.

Heureusement que l'art et l'ingéniosité nous viennent en aide, et que point n'est besoin de se couvrir de pierres fines et d'or à vingt-deux carats. Les imitations, si elles ne sont pas aussi précieuses, sont tout au moins aussi artistiques, et, nombre de femmes, des plus élégantes, portent des sautoirs de fantaisie, c'est-à-dire dorés, des boucles de ceinture de même fabrication. Et tout cela aussi beau que des bijoux d'or, puisque ce sont les mêmes modèles qui servent le plus souvent. Quoi qu'il en soit, nous voilà toutes aiguillées sur la voie des chamarrures et des luxueuses garnitures, et nos costumes de printemps et d'été continueront la tradition du grand luxe inauguré cet-hiver.

La nuance rouge, considérée comme excentrique pendant de nombreuses années, et seulement portée en d'originales toilettes, tend à devenir classique. On portera autant de rouge que de noir ou de bleu marine, cette saison. Il est juste de dire que le rouge en vogue est sombre, très atténué pour les costumes classiques de tout aller. Le rouge éclatant, d'un ton

de fanfare, n'est réellement à sa place que pour toilette habillée vue au salon.

Toutefois, la nuance coquelicot est très en faveur pour les chemisettes de taffetas, et on promet un envahissement de cette nuance dans les chapeaux d'été. Après vient le vert empire, d'un ton un peu gris (amande verte), le beige castor, le tabac et toute la gamme de gris clairs. Les garnitures se feront, pour toutes ces nuances, avec les soies pékinées noir et blanc, mises en bials, en rouleautés et légèrement rehaussées de fil d'or, en broderie ou en ganse mêlée.

La simplicité ne me paraît pas encore devoir être à l'ordre du jour en la prochaine saison. Tout se prépare de plus en plus riche et compliqué, de coupe et de garniture. La simplicité s'est réfugiée dans le costume tailleur, accompagné de la toujours jeune et seyante chemisette.

Malgré de nombreuses modes rivales, malgré l'envahissement des coupes empire, au-dessus des décrets qui la proscrivent en de certaines maisons, la chemisette reste triomphante et se portera plus encore cet été que les précédentes années. Elle restera, comme le boléro, l'expression de la mode, en une période de dix ans.



No 544.—Robe de dame en foulard bleu

Aussi longtemps que subsistera le costume tailleur, aussi longtemps encore régnera la chemisette. L'un ne peut plus aller sans l'autre. C'est le seul corsage possible avec une jaquette ou un boléro, et c'est aussi l'aisance, le repos des corsages justes et baleinés, la détente des toilettes d'apparat qui nous forcent à une attitude *stylish*, comme disent les Anglais.

Seulement, pour garder un certain cachet d'élégance, même en la simplicité, il faut autant que possible, associer de même nuance le drap du costume et le taffetas de la chemisette.

Cette jolie robe, très simple est en foulard bleu marine avec bandes de soie crème, brodées en couleur, et yoke à replis sur le devant du corsage. Nous donnons les patrons du corsage en 5 numéros 34, 36, 38, 40 et 41 pcs, mesure du buste ; le patron de la jupe aussi en 5 numéros, 22, 24, 26, 28 et 30 pcs, mesure de la taille. Si l'un de ces numéros n'est pas le vôtre, prenez le numéro plus grand qui suit.

Prix 10 cts chaque.

Un élégant costume tailleur en cheviotte bleue avec rayures blanches est fait d'après ce modèle. Le boléro court, s'ouvre pour laisser voir un veston bleu pastel. Ce boléro est doublé de même étoffe. Il est requis

pour ce costume 6 vgs d'étoffe de 42 pcs de large et 14 vgs de soie pour le veston. Nous donnons le patron du corsage en 7 numéros, 32, 34, 36, 38, 40, 42 et 44 pcs, mesure du buste ; le patron de la jupe aussi en 7



No 502.—Costume tailleur pour dames

numéros, 20, 22, 24, 26, 28, 30 et 32 pcs, mesure de la taille.

Prix 10 cts chaque.

Voyez comment on peut se procurer ces patrons à la page 28.

CARNET MONDAIN

M. Evariste Valois, notaire bien connu de Lachute, épousait mardi dernier, à la chapelle du Sacré-Cœur, église Saint-Jacques, Mlle Eudoxie Bouthillier, fille adoptive de M. Raphaël Bellemare.

La cérémonie, tout à fait intime, avait un cachet on ne peut plus sympathique. Les nouveaux époux rayonnaient et leur bonheur était très communicatif.

M. et Mme Valois sont partis en voyage de noces pour Toronto, Buffalo, retour Niagara. Bon voyage et heureux retour !

RECETTES ET CONSEILS PRATIQUES

Pour ne pas pleurer sur... des oignons.—Pour ne pas pleurer en pelant des oignons, il faut les éplucher dans l'eau. Ce simple procédé met à l'abri les yeux sensibles.

Veau à la bourgeoise.—On l'appelle aussi : veau dans son jus. Prenez, soit la partie du rognon, soit une rouelle de cuissot, que vous passez dans un morceau de beurre ; ayez soin de lui faire prendre une belle couleur. Ajoutez ensuite un verre d'eau, un bouquet garni, deux ou trois oignons, poivre, sel ; et faites cuire à petit feu par-dessus. Joignez presque à la fin de la cuisson quelques carottes ou pommes de terre demi cuites ; dégraissez et servez.

La conservation des fourrures.—Il est temps de mettre en place les fourrures et vêtements pour l'hiver prochain. Secouons-les, battons-les légèrement, et après cela, nous les rangerons dans une boîte fermant bien, et sur toutes les jointures de laquelle nous collerons du papier, afin qu'aucun insecte, si petit qu'il soit, ne puisse y pénétrer. Le plus souvent, ces précautions élémentaires suffisent ; mais si nous craignons que la fourrure ne recèle quelques-uns de ces petits ennemis, nous répandrons dans le fond de la boîte, et avant de la couvrir, un mélange par moitié de poudre de pyrèthre et de camphre ; c'est le moyen certain de les détruire. Les mêmes moyens sont employés pour conserver en été tous les vêtements de laine.



Boléro Empire

Montreal Light, Heat & Power Company

CAPITAL AUTORISÉ - - - - \$17,000,000

Etablissement de Credit: **LA BANQUE DE MONTREAL**

MM. H. S. HOLT,
JAMES ROSS,
RODOLPHE FORGET,
H. H. HENSHAW,

Président
1er Vice-Président
2nd Vice-Président
Secrétaire-Trésorier

DIRECTEURS

- M. H. Montagu Allan, Directeur de la Compagnie du Gaz de Montréal, Directeur de la Banque des Marchands du Canada.
- Hon. L. J. Forget, Sénateur, Président de la Compagnie des Tramways de Montréal, Président de la Compagnie de Navigation Richelieu et Ontario.
- M. Rodolphe Forget, Président de la Compagnie Royale Electrique, Directeur de la Montréal and St. Lawrence Light and Power Company.
- Lt. Col. F. C. Henshaw, Directeur de la Compagnie Royale Electrique, Directeur de la Compagnie des Tramways de Montréal.
- M. H. S. Holt, Président de la Compagnie du Gaz de Montréal, Directeur de la Compagnie Canadienne Générale Electrique.
- Hon. Robert Mackay, Directeur de la Compagnie du Gaz de Montréal, Directeur de la Compagnie du Téléphone Bell.
- M. C. E. L. Porteous, Président de la Montréal and St. Lawrence Light and Power Company, Directeur de la Compagnie des Tramways de Toronto.
- Hon. H. B. Rainville, Orateur de l'Assemblée Législative, Directeur de la Compagnie Royale Electrique.
- M. James Ross, Directeur-Gérant de la Compagnie des Tramways de Montréal, Directeur de la Banque de Montréal.

Aux Actionnaires des Compagnies Royale Electrique et du Gaz de Montreal:

Messieurs.—La Montreal Light, Heat and Power Company a été incorporée par de forts actionnaires de la Compagnie Royale Electrique, de la Compagnie du Gaz de Montréal et de la Montréal & St. Lawrence Light and Power Company (ci-devant la compagnie Manufacturière de Chambly).

Le but de l'incorporation est d'exploiter la production et la distribution de la lumière, de la chaleur et du pouvoir moteur à Montréal et ses environs.

La Compagnie a obtenu de la Législature des pouvoirs qui lui permettent d'exploiter cette industrie avec autant d'avantage que toutes autres compagnies auparavant incorporées par la Législature.

L'industrie de la lumière et du pouvoir moteur à Montréal, a été grandement modifiée depuis un court laps de temps par suite de l'immense développement des pouvoirs d'eau dans le voisinage immédiat de la ville.

On a considéré que la nouvelle situation serait au plus grand avantage d'une compagnie qui contrôlerait le plus grand producteur de pouvoir et les plus grands vendeurs de lumière et de pouvoir moteur, notamment, La Montréal and St. Lawrence Light and Power Company, la Compagnie Royale Electrique, et la Compagnie du Gaz de Montréal, et laquelle serait dans la double position de produire et de vendre de la lumière, de la chaleur et du pouvoir moteur, et posséderait un champ plus vaste que les compagnies constituantes en ont possédé dans le passé.

On pourra réaliser une réduction considérable dans les dépenses, en exploitant de concert les différentes compagnies.

Les directeurs de la Compagnie croient que les avantages que l'on retirera d'une administration plus unie, —avantages d'exploitation de plus grands pouvoirs sur une plus grande échelle, et l'unification des intérêts qui autrement pourraient être opposés les uns aux autres, auront pour résultats des recettes claires plus considérables à être appliquées aux dividendes.

La Montreal Light, Heat and Power Company a pris des arrangements avec MM. L. J. Forget et Cie, par l'entremise de qui elle fera l'acquisition de la majorité des actions du capital des trois compagnies ci-dessus mentionnées.

Il est à désirer que tous les actionnaires des trois compagnies puissent avoir l'occasion d'échanger leurs actions pour les actions de cette compagnie et MM. L. J. Forget et Cie font avec les présentes une offre à cet effet aux actionnaires de ces trois compagnies.

L'année financière de la Compagnie commencera le premier jour de mai de chaque année et c'est l'intention des fondateurs de mettre les dividendes payables tous les trois mois, à compter du 15 août prochain.

J'ai l'honneur d'être, Messieurs,
Votre obéissant serviteur,

Montréal, 25 avril 1901.

H.-H. HENSHAW,
Secrétaire-Trésorier.

BUREAUX DE MM. L. J. FORGET & CIE.

MONTRÉAL, 25 AVRIL 1901.

Aux Actionnaires de la Compagnie Royale Electrique et de la Compagnie du Gaz de Montréal.

Messieurs.—Nous vous offrons par les présentes de vous échanger les actions que vous possédez actuellement dans la Compagnie du Gaz de Montréal ou dans la Compagnie Royale Electrique pour des actions de The Montreal Light, Heat and Power Company, dans la proportion de \$250 d'actions au pair de The Montreal Light, Heat and Power Company pour \$100 d'actions au pair de la Compagnie du Gaz de Montréal ou de la Compagnie Royale Electrique. Il ne sera pas distribué de parts fractionnelles des actions du capital de The Montreal Light, Heat and Power Company, mais ces dites parts seront réparties entre nous.

Cette offre sera valable pour trente jours de cette date—et ce temps est fixé pour permettre aux actionnaires demeurant à l'étranger de recevoir et d'examiner l'offre. Elle est susceptible d'être retirée par nous en tout temps, par un avis de deux jours publié dans un journal quotidien de Montréal.

Les actionnaires qui acceptent cette proposition sont priés de signer la lettre d'acceptation ci-jointe et d'envoyer cette lettre, avec leurs certificats, s'ils en ont, à The Royal Trust Company, avec laquelle des dispositions ont été prises pour la réception des actions et pour leur échange pour des actions de la nouvelle compagnie, aux conditions ci-dessus mentionnées; et dont les frais seront payés par nous.

Nous avons l'honneur d'être, messieurs, vos obéissants serviteurs,
L. J. FORGET & CIE

A la Royal Trust Company.

Messieurs.—J'accepte, par les présentes, une offre qui m'a été faite par MM. L. J. Forget & Cie, pour échanger les actions que j'ai maintenant dans la Compagnie Royale Electrique ou dans la Compagnie du Gaz de Montréal pour des actions de The Montreal Light, Heat and Power Company, dans la proportion de \$250 d'actions au pair de The Montreal Light, Heat and Power Company pour \$100 d'actions au pair de la Compagnie Electrique Royale ou de la Compagnie du Gaz de Montréal.

Je possède..... d'actions dans la Compagnie..... et, par les présentes, je vous autorise à remettre ces actions à MM. L. J. Forget & Cie ou à leur délégué sur réception par vous, à leur compte, d'actions de The Montreal Light, Heat and Power Company, dans la proportion ci-dessus mentionnée, suivant les conditions de leur offre.

Je vous constitue par les présentes et de façon irrévocable mon procureur pour le transfert des dites actions à MM. L. J. Forget et Cie et pour la réception des actions de The Montreal Light, Heat and Power Company, à être remises par eux, ainsi que pour faire et exécuter pour moi et en mon nom, tous les actes et documents nécessaires pour donner effet à la présente procuration.

NOTE—Les actionnaires qui ont des certificats d'actions voudront bien les endosser en faveur de The Royal Trust Company, et les expédier avec cette lettre. Les actionnaires de la Compagnie Royale Electrique qui pourraient avoir droit à une part fractionnelle d'une action voudront bien dire s'ils désirent la vendre ou acheter la part fractionnelle restante pour compléter leur action.

COMPAGNIE DU GAZ DE MONTREAL

MONTRÉAL, 25 AVRIL 1901.

Aux Actionnaires de la Compagnie du Gaz de Montréal.

Messieurs.—Nous soussignés, actionnaires de la Compagnie Royale Electrique, avons pris en considération la proposition de MM. L. J. Forget & Cie, d'échanger les actions de la Compagnie pour des actions de The Montreal Light, Heat and Power Company, telle qu'exposée dans la lettre circulaire qu'ils nous ont adressée le 25 avril 1901, et avons décidé de l'accepter en ce qui nous concerne.

Nous croyons que la centralisation de l'administration des compagnies productives et vendeuses sous une seule organisation aura pour résultat une administration meilleure, une diminution dans les dépenses, ainsi que des revenus nets plus considérables pour le paiement des dividendes.

Nous sommes, Messieurs, vos obéissants serviteurs,
H. MONTAGU ALLAN, H. S. HOLT, C. R. HOSMER,
HENRI JOSEPH, ROBERT MACKAY, HECTOR MACKENZIE,
HUGH PATON, GEO. H. SMITHERS, JAMES WILSON.

LA COMPAGNIE ROYALE ELECTRIQUE

MONTRÉAL, 25 AVRIL 1901.

Aux Actionnaires de la Compagnie Royale Electrique.

Chers Messieurs.—Nous, soussignés actionnaires de la Compagnie Royale Electrique, avons examiné la proposition de MM. L. J. Forget & Cie, d'échanger les actions de la Compagnie pour des actions de The Montreal Light, Heat and Power Company, telle qu'exposée dans la lettre circulaire qu'ils nous ont adressée le 25 avril 1901, et avons décidé de l'accepter en ce qui nous concerne.

Nous croyons que de la concentration administrative des diverses compagnies sous une direction unique, résultera une administration améliorée, une diminution de dépenses et des gains nets plus considérables pour le paiement des dividendes.

Nous sommes, Messieurs, vos obéissants serviteurs,
H. FORGET, GEORGE CAVERHILL, F. C. HENSHAW,
J. R. MEEKER, H. B. RAINVILLE, JAMES WILSON,
J. R. WILSON.

MONTREAL & ST. LAWRENCE LIGHT & POWER COMPANY

MONTRÉAL, 25 AVRIL 1901.

A MM. Forget & Cie, Montréal.

Chers Messieurs.—Les soussignés, actionnaires de The Montreal and St. Lawrence Light and Power Company, contrôlant la majorité des actions qui constituent le capital de cette compagnie, offrent par les présentes de vous remettre la majorité des actions émises par cette compagnie, pour un égal montant en actions de The Montreal Light, Heat and Power Company, sur votre remise à la dernière compagnie d'une majorité des actions constituant le capital de la Compagnie du Gaz de Montréal et de la Compagnie Royale Electrique.

Vos dévoués,
K. W. BLACKWELL, L. J. FORGET, R. FORGET, F. C. HENSHAW,
JAMES WILSON, CHAS. E. L. PORTEOUS, JAMES ROSS.

Les patrons du MONDE ILLUSTRÉ. Patrons à 10 cts genres nouveaux. Patrons valant 25 cts pour 10 cts

UNE OFFRE SPECIALE

Les patrons exacts des modes publiées dans la page des dames peuvent être obtenus au prix uniforme de 10 cts chacun.

Ces patrons sont de parfaits modèles des genres les plus nouveaux et les plus en vogue actuellement portés.

Par arrangement spécial, nous sommes maintenant en état d'offrir à nos lectrices un choix complet des patrons les plus à la mode au prix nominal de 10 cts. De semblables patrons se détaillent partout à 25 cts chacun.

Ces patrons à 10 cts ne doivent pas être classés dans les patrons à bon marché, qu'on trouve ordinairement en vente dans les magasins à départements. Ils sont supérieurs en toute façon. D'une exactitude parfaite, ils représentent les dernières créations des toilettes qui auront le plus de vogue. Des illustrations et instructions complètes pour la coupe et la façon accompagnent chaque patron. Il y a un morceau pour chaque partie du vêtement à faire, le numéro et le nom des différentes pièces du patron et des instructions tellement complètes que chaque personne qui sait coudre peut faire un vêtement bien ajusté sans difficulté.

Ordonnez les patrons par numéro et spécifiez la mesure désirée.

Les patrons de corsages se donnent dans les mesures suivantes : 32, 34, 36, 38, 40, 42 et 44 pcs (mesure de buste). Les patrons de jupes dans les mesures suivantes : 20, 22, 24, 26, 28, 30, 32, 34 et 36 pcs (mesure de taille). Si ces patrons sont demandés pour fillettes ou enfants, spécifiez l'âge. Si la mesure est donnée exactement, le patron s'ajustera parfaitement requérant seulement les légères retouches provenant de l'essayage et de ce qui convient à des épaules hautes ou obliques, etc.

Tous les ordres seront promptement remplis. Nulle n'aura à se plaindre d'aucun délai. On devra envoyer 10 cts en argent ou en timbres-postes avec la commande pour chaque patron désiré.

Adressez : MONDE ILLUSTRÉ

42, Place Jacques-Cartier.

Ecrivez bien votre nom et votre adresse.

SOIGNEZ-VOUS

Si vous avez souci de votre santé, vous emploierez le *Baume Rhumal* dans toutes les affections de la gorge et des poumons.

—Durant le règne de sa Majesté Victoria lère les Etats-Unis ont eu dix sept présidents en commençant par Van Buren.

INTERET GENERAL

L'intérêt général, c'est la santé de chaque individu et de la communauté prise dans son ensemble. La plupart des maladies dont nous souffrons ont pour cause la faiblesse et l'altération du sang. Les *Pilules de Longue Vie* du *Chimiste Bonard* rendent au sang sa force et sa pureté.

—Une statistique porte à 400,000 le nombre de sauvages qui restent sur le continent.

INSTITUT DU DR. W. LYONS-GAUTHIER

No 327, rue Saint-Denis, Montréal, pour le traitement des maladies des yeux, du nez, de la gorge et des oreilles. Guérison du catarrhe. Tél. Bell, Est, 708.

Consultation gratuites.

—Une manufacture de montres avec des machines perfectionnées peut fabriquer deux montres à la minute ou un demi million par année.

LES Pilules de Longue Vie (BONARD)

Guerissent les Maladies de la Peau ainsi que toutes les autres maladies provenant de l'insuffisance ou de l'impureté du sang.

ELLES GUERISSENT LES
HOMMES, les FEMMES et les ENFANTS

Delle MARIA POULIOT

Une petite fille de 13 ans guérie d'une maladie de la Peau qui la faisait souffrir horriblement. Sa mere reconnaissante nous écrit la lettre suivante, preuve incontestable de l'efficacité des PILULES DE LONGUE VIE (Bonard).



La Cie Medicale Franco-Coloniale.

MESSIEURS,—Je suis heureuse de pouvoir vous apprendre que ma petite fille, Maria, âgée de 13 ans, a obtenu une guérison presque miraculeuse par l'usage de vos Pilules de Longue Vie. Depuis quelque temps elle souffrait de faiblesse générale, de mal de cœur et de maux de tête fréquents. Elle souffrait beaucoup aussi d'une éruption de la peau qui lui couvrait tout le corps; ses jambes étaient enflées et ne pouvait à peine la soutenir. Plusieurs médecins la soignèrent, mais la maladie s'aggrava au lieu de diminuer. Une voisine me conseilla de lui faire prendre les Pilules de Longue Vie Bonard, disant que son petit garçon avait été guéri d'une maladie semblable à celle de ma petite fille, par l'usage de ces pilules. J'en achetai six boîtes qu'elle prit régulièrement, selon les directions, et maintenant elle est complètement guérie et a repris ses études qu'elle avait été obligée d'abandonner.

Mme POULIOT, 49 rue Brébœuf.

LES PILULES DE LONGUE VIE (Bonard) guérissent l'Anémie, la Dyspepsie, les Maladies de la Peau, ainsi que toutes les maladies du Foie, des Rognons et de l'Estomac.

Elles opèrent des guérisons merveilleuses tous les jours. Parmi les personnes qui ont obtenu des guérisons il y a de vos parents, de vos voisins ou de vos connaissances.

Si vous êtes malades, il vous faut un bon remède afin d'obtenir une prompte guérison. Demandez aux personnes qui ont employé les Pilules de Longue Vie, ce qu'elles en pensent et elles vous diront que c'est le meilleur remède au monde. Si vous demeurez à Montréal, voyez Mme Pouliot, 49 rue Brébœuf, ou Delle Elizabeth Ouellette, 89 rue St-François-Xavier, M. Léon Caster, 641 rue St-André, ou M. Félix Gouin, 478 1/2 rue St-Dominique. Ces personnes doivent leur guérison aux **PILULES DE LONGUE VIE (Bonard)**. Si vous aimez mieux essayer les Pilules avant d'en acheter, envoyez-nous votre adresse ainsi que le coupon au bas de cette annonce et un timbre de 2 centins, et nous vous enverrons une boîte-échantillon gratis.

LA CIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE, 202 rue St-Denis, Montreal.

10,000 Boîtes

.. DE ..

PILULES DE LONGUE VIE

(BONARD)

GRATIS.

DETACHEZ CE COUPON.

Nous enverrons une boîte échantillon des Pilules de Longue Vie (Bonard) à toute personne qui nous enverra ce coupon avec leur adresse, ainsi qu'un timbre de 2 cents. Comme nous n'enverrons que 10,000 boîtes échantillon gratis, faites application aujourd'hui si vous désirez prendre avantage de cette offre libérale.

Nom et
Adresse

No. 17

LE JUBILE

Son histoire, ses est pèces, son importance, ses avantages, ses conditions. Opuscule de propagande. 52 pages, 3me édition. Franco : 12, 2 fr.—50, 6 fr.—100, 9 fr. etc. Curé de Saint-Michel, par Fontenay Vendée, (Franco)

DUPUIS & LUSSIER

AVOCATS

Chambre No 1, édifice de La Presse

**DIREVETS
D'INVENTION**

CANADA
ET
ETRANGER

BEAUDRY & BROWN

INGENIEURS CIVILS ET ARRETEURS
37 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

Mlle Anais Turcotte

Guérie d'Irrégularités et de Faiblesse de Sang par les Pilules Rouges

Un médecin abandonne souvent un malade qu'il pense incurable, mais une mère n'abandonne jamais son enfant, quelque malade qu'il soit et tant qu'il y a une lueur d'espérance, une étincelle de vitalité, elle s'efforcera de ramener à la vie la flamme qui s'éteint, à faire revivre l'enfant à qui elle a donné le jour, et souvent là où le médecin faillit, la mère réussira.

Le témoignage suivant d'une jeune fille que deux médecins avaient abandonnée parce qu'ils croyaient qu'elle ne pourrait jamais revenir à la santé, vu qu'elle souffrait d'une grande faiblesse générale, d'irrégularité, de retardement et de beaucoup d'autres mauvais symptômes qui ressemblent tant à la consommation, et à qui ses parents donnèrent les Pilules Rouges et eurent le bonheur de la voir revenir à la santé, est un exemple que jamais, l'on ne doit désespérer dans ces cas, car les Pilules Rouges guérissent toujours les troubles féminins et préviennent les maladies causées par les irrégularités.



—Oui, je vois que vous avez un certain choix... Donnez-moi donc $\frac{1}{2}$ de verge de cette étoffe... ci.

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

East Lynne, le célèbre drame de Mme Henry Wood, traduit par M. Jéhin Prume, l'excellent critique dramatique du *Monde Illustré*, remplacera *Les Deux Orphelines* à l'affiche du Théâtre National pendant la semaine du 6 mai.

Rappelons à nos lecteurs et surtout à nos lectrices que *East Lynne* drame très sentimental, comme *Les Deux Orphelines* est aussi de la plus haute moralité.

Le drame de Mme Wood a été représenté jusqu'à 300 fois, à New-York, avec, comme premier rôle, l'éminente artiste qu'est Mme Ada Gray. Ce succès il le retrouvera certainement à Montréal. Sur notre scène française populaire où il a été monté avec le plus grand soin.

Le sujet d'*East Lynne* est les infortunes d'une jeune mère qui, en butte aux tracasseries de sa belle-sœur, une vieille fille acariâtre, et trompée sur la conduite de son mari par un intrigant, s'enfuit avec celui-ci. Abandonnée, en proie à la misère, elle revient finalement à *East Lynne* sous un déguisement pour y trouver son mari remarié—car elle passait pour morte—et y prodiguer ses soins à son enfant qui meurt entre ses bras et qu'elle ne tarde pas à rejoindre dans la tombe.

Les principaux rôles d'*East Lynne* ont été distribués comme suit : Archibald Carlyle, Palmieri ; sir Francis Levison, Petitjean ; lord Mount Severn, Bouzelli ; Richard Hare, Leurs ; M. Dell, Godeau ; un officier, LaGrange ; lady Isabelle et Mme Vine, Mme de la Sablonnière ; Barbara Hare, Mlle Rhéa ; Miss Carlyle, Mme Nozière ; Wilhe, la petite Bougé (si applaudie dans *Le Roman d'un jeune homme pauvre* ; Joyce, Mlle Béragère, et Wilson, Gravel.

Les représentations d'*East Lynne* seront, pour le Théâtre National, une autre semaine de franc succès.

UNE GUERISON POUR L'ASTHME

Les personnes asthmatiques n'ont plus besoin de quitter leur demeure ni leurs affaires, pour être guéries. La nature a produit un remède végétal pour la guérison permanente de l'asthme, des maladies des poumons, et des bronches. Ayant éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas enregistrés (de cent, 90 guéris radicalement) et désirant soulager les souffrances de l'humanité, j'enverrai gratis cette recette à tous ceux qui souffrent de l'asthme, de la bronchite et des nerfs, en allemand, en français et en anglais. Envoyez par la poste un timbre, et votre adresse. Mentionnez ce journal. W. A. NOYES, 847 Powers Block, Rochester, N. Y.



Mlle ANAIS TURCOTTE

TÉMOIGNAGE DE Mlle ANAIS TURCOTTE :

" Pendant six mois, j'ai souffert de grande faiblesse générale, de retard, de mal de tête, de douleurs à l'estomac et de tous ces symptômes qui font tant croire à la consommation chez les jeunes filles ; souvent j'étais obligée de prendre le lit et ma famille était bien découragée ; on me fit traiter par deux médecins, sans résultat.

" Tous les jours mon état empirait et j'étais rendue à bout, ma famille, conseillé par des amis, consulta les Médecins Spécialistes de la Compagnie Chimique Franco-Américaine qui me firent prendre les Pilules Rouges et me dirent ce que je devais faire pour revenir à la santé, et à la grande surprise de mes amis, à la grande joie de mes parents, je suis aujourd'hui parfaitement guérie. Les Pilules Rouges me rendirent régulière et en ce faisant, me ramenèrent à la santé."

Mlle ANAIS TURCOTTE,
25 rue Birch, Manchester, N.H.

Il faut surtout remarquer dans ce témoignage de Mlle Anais Turcotte, que ses parents ont pris la peine de consulter les Médecins Spécialistes, et leurs conseils et l'emploi des Pilules Rouges ont obtenu guérison pour leur enfant ; il est vrai qu'il n'est pas nécessaire pour les femmes qui veulent prendre les Pilules Rouges de consulter les Médecins Spécialistes, car les Pilules Rouges guérissent presque toujours sans autre aide les femmes malades. Elles doivent refuser, comme imitations, toutes Pilules Rouges vendues de porte en porte, ou celles vendues au cent ou à 25c la boîte ; elles seront expédiées au Canada à 50c la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Adressez vos lettres comme suit :

Compagnie CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE,
274 RUE SAINT-DENIS, Montréal, Canada.

la gomme
du docteur

Adam guérit
instantanément

le mal de dents

10 cents

en vente partout

DEPOT CHEZ
ROD. CARRIERE
Coin Visitation et Ste-Catherine

ASTHME

Traitement au liquide sec.

Deux semaines d'essai gratis.

Plus de 40.000 personnes témoignent de ses mérites, 1,600 de celles-là demeurant dans Ontario. La seule méthode de traitement dont se servent et qu'approuvent les médecins.

NORMAN H. H. LETT, Ecr.,

greffier de la ville d'Ottawa, dit :

Par l'usage de votre traitement,

j'ai guéri l'asthme qui m'affligeait,

j'espère qu'il ne m'affligera plus.

J'ai fait usage

de votre traite-

ment consci-

encieusement

suivant les ins-

tructions.

Dr J. M. SAWERS,

122, MacDonnell Ave. TORONTO.



GAGNEZ CETTE MONTRE

En vendant

seulement

deux

dozaines de magni-

fiques photographies de

St. Léon XIII à

10c. chacune. Ces photo-

graphies sont de grandeur cabi-

net et sont dans les derniers goûts

de l'art photographique. Tout le

monde aimerait à avoir une bonne

photographie de sa Sainteté, c'est pour

cela que nos photographies se vendent

facilement. Ecrivez-nous et nous

vous en enverrons par la poste. Quand

vous les aurez vendues envoyez-nous

l'argent et nous vous enverrons cette

belle montre en nickel poli avec

bord bien orné et véritables mouve-

ments à cylindres américains. C'est

une montre recommandable qui

tient parfaitement le temps et avec du soin elle

durera dix ans. Ecrivez aujourd'hui. THE PHOTO

ART CO., BOITE 1920 TORONTO, ONT.



\$5.00 à \$10.00
PAR SEMAINE.
GRATIS



On demande des Garçons, des

Fillelles, des Hommes et des

Femmes qui désirent gagner

de \$5.00 à \$10.00 par semaine.

Pour vous arranger les

lettres mélangées dans

cette annonce, pour former

un des mots de l'année

SPRETEMR

Si vous le pouvez, envoyez-nous la réponse de suite, avec l'argent pour frais, et nous vous expédierons une boîte écharillon de RED CROSS REMEDY, et aussi **GRATIS** un magnifique Epingle à Cravate pour Dame ou Monsieur, une de Pierres Éblouissantes. Nous vous expliquerons aussi comment gagner de \$5.00 à \$10.00 par semaine, en travaillant pour nous pendant vos loisirs. Aucune expérience requise.

LA CIE. RED CROSS REMEDY,
206 Confederation Building, Toronto.



GRATIS
Graphophone offert gratuitement aux personnes qui vendront seulement que 3 douzaines de photographies de Sa Sainteté Léon XIII à 10c. chacune. Cabinet, 5x7 pouces à 10c. chacune. Tout le monde veut en avoir. Elles se vendent à première vue. Ce merveilleux instrument est fait par la célèbre Photograph Co. de New York et Paris. Avec cet instrument nous enverrons les cinq morceaux choisis suivants: "Song of Silence"; Sol de Piccolo, "Mocking Bird"; imitation du chant du rouge gorge, cris du crapaud, des dindes, poulets, autruches, etc.; et un Solo de Cornet. "Dixie Land." Ecrivez pour avoir les photographies. Quand vous les aurez vendues envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons ce splendide Graphophone, avec instructions complètes, tous frais payés. THE PHOTO ART CO., Boite 1921, TORONTO, ONT.

CANADA
ET
ETRANGER
ROWEN
ET ARRENTURE
MONTREAL

Bournville contains all the **NUTRIMENT** of **FRESH LEAN BEEF** in the **HIGHEST FORM** of **CONCENTRATION**

L. MPENFIELD

POUR RIRE

Les braves cœurs.
 — L'ami. — Et monsieur votre mari ?
 — La femme. — Il m'inquiète beaucoup... je vais jusqu'au cimetière m'informer du prix des terrains.

**

— Père Michon, ça va-t-il les poissons ?
 — On pêche trop ! Si on empêchait, on en pêcherait ; on n'empêche pas, on n'en pêche pas !!!

**

L'opticien. — On m'a remis un faux billet de banque de 100 dollars.
 Le commissaire. — Rentrez chez vous sans dire un mot à qui que ce soit. Songez donc, un opticien qui n'y voit pas plus clair ! mais votre commerce serait ruiné du coup !

**

On signale à un aveugle de naissance la présence d'un collègue nouvellement installé dans la même rue :
 — Comment est-il devenu aveugle ? demanda-t-il.
 — Par accident.
 — Ah ! encore un parvenu !!!

**

Monsieur sonne son domestique.
 — Voyons, Joseph, regardez donc : vous m'apportez deux bottines du même pied.
 Joseph sort un instant, puis revient tout effaré :
 — Ah bien ! monsieur, c'est pas ma faute ; l'autre paire est aussi comme ça !

**

A la sortie du palais de justice, après une audience où avait comparu un spéculateur trop connu pour ses audacieux tripotages :
 — C'est bien malheureux, disait-il à son avocat, car, cette affaire réussissant, j'étais millionnaire et je me faisais honnête homme.

DOUBLE GUERISON

St Valier, 6 mars 1900.

Messieurs, — C'est avec plaisir et reconnaissance que je rends témoignage de l'excellence du Vin des Carmes, dont vous êtes les agents. J'étais dyspeptique, ainsi que ma femme. Nous ne le sommes plus ni l'un ni l'autre. Ma digestion était tellement pénible que les gaz m'étouffaient et me causaient des douleurs atroces.

Confiant dans l'honorabilité et la compétence des signataires des certificats que vous avez publiés, nous avons essayé le VIN DES CARMES, et j'ai été étonné. Je tiens votre vin en haute estime, et je le recommande à tous ceux qui sont atteints du même mal. Ma femme se joint à moi pour vous certifier son entière guérison.

Votre etc.,
F. X. LAMARRE.

N.-B.—M. Lamarre est un citoyen en vue, membre de la Commission du Havre de Québec, ex-qualité de président de la Corporation des Pilotes et x-maire de Saint-Vallier.



FUTUR MENAGE

— C'est bien gentil à vous, Frédéric, de me laisser conduire ; j'espère qu'il en sera ainsi pendant notre mariage.
 — Oh ! sans doute. Je crois cependant, ma chère, que je devrai de temps à autre prendre les rênes moi-même.

MONTRE EN OR GRATIS



Et un Magnifique Prix donné pour chaque solution. Ceel et une Deviette dans laquelle est caché un petit garçon. Si vous avez les yeux grands ouverts et examinez la gravure de près vous le trouverez peut-être. Quand ceci sera fait, prenez un crayon et tracez les lignes de la figure et du corps, ensuite découpez la gravure et envoyez-nous-la avec votre nom et votre adresse. Veuillez inclure six timbres d'un centimètre pour couvrir les frais d'envoi. La première personne qui nous enverra la solution recevra une Magnifique Montre, avec boîtier de chasse plaqué en Or, bien grave, et les autres recevront le **Beau Prix. LA CIE. ART SUPPLY, Boite 1512 Toronto.**



DISCENDERS

Forme Militaire

Ajustés aux Corsets courts.
Droits devant. Tient bien la blouse, l'empêche de se friper, très chic et en grand usage.

35 cts
 et plus.

Corsets P. N. P. D.

Corsets Droits Devant ou "Straight Front" 50c et plus.

Corsets D. & A. Crompton.

Corsets R. & G. Corsets d'Ete en net 25c et plus. Corsets C. P. à la Sirène,

GANTS DE KID pour Dames, Messieurs et Enfants.

Bleu-marin, Blanc, Vert, Gris, Tan, etc., etc.
GANTS DE KID Bou ons, **GANTS de Dames**, Soie, taffeta, fil, coton, noir et couleur, 50 cts. Blanc et couleur. Menottes, etc., etc.

Bretelles pour faire tenir droit 1 lot d'échantillons, 15c et plus. et empêcher de plier, 35c et plus Gants en Caoutchouc.

Corsets et gants réparés à peu de frais.

J. B. A. LANCTOT, - - 152 St-Laurent
 Fabricant de Gants. Tél. Main 3187.

DR. A. BRAULT
 Chirurgien-Dentiste

539 rue St-Denis

Tel Bell : E, 1745

Heures de Bureau : de 9 à 10 heures

Dr JÉHIN-PRUME

Spécialiste pour les Maladies des yeux, du nez, de la gorge, et des oreilles. Chirurgien des hôpitaux, ancien chef de clinique de Paris, membre de la Société de laryngologie de France, etc.

No 15 RUE CRESCENT

MONTREAL

Consultations, 2 à 5 P.M.

Et par correspondance

Un PRÊTRE
 de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR ANÉMIE — DÉBILITÉ — GÉNÉRALE DYSPÉPSIE — MA "JUE D'ESTOMAC" — FIEVRES — ÉPUISEMENT — avec les **PILULES AN ONIO** toniques, dépuratives, reconstituantes. 3118 Place MALAVANT, 19, r. des Deux-Points, 1111. Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARV.

EPILEPSIE ARRÊTÉE GRATUITEMENT et guérison permanente par le **Dr KLINE'S GREAT NERVE RESTORER**. Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison seulement temporaire mais radicale dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, mes, danse de St-Guy, débilité, faiblesse. Traitez avec une BOUTEILLE d'ESSAI à \$2.00, GRATIS, par remise de l'adresse au Canada, M. J. KLINE, 178 rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison. Consultation personnelle ou par poste. Ecrire à **Dr R. H. KLINE, Ld.**
 931. Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871

GRATIS.

\$10,000 de Valeurs données Gratuitement Dames et Fillettes demandées pour introduire notre plus nouveau et le plus artistique des Portraits artistiques de la Reine, de Sir Wilfrid Laurier, Sir Charles Tupper, etc. grandeur 9 x 12 pouces. Pour un temps limité, nous vendons ces magnifiques portraits à 10c. chaque, et à toute personne en vendant 6 ou plus, nous donnons de magnifiques primes dont quelques-unes sont représentées ci-dessus. **Primes Précieuses, au choix.** Ne tardez pas à nous envoyer vos noms et adresse, et nous vous enverrons un paquet de ces portraits et notre catalogue complet, illustré de primes. Venez les portraits, renvoyez l'argent et votre prime vous sera envoyée **ABSOLUMENT GRATUITEMENT.** Nous reprenons tous les portraits non vendus. L'offre est véritable et ne sera faite que pendant un délai très court. **ROYAL ACADEMY PUBLISHING CO.** Dept. 8 Toronto.

LE TOUR DU MONDE Très jolie publication illustrée, de 24 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis ; des études sérieuses sur les divers pays ; de leur fertilité, leurs genres de productions, leur agriculture, leurs questions politiques et diplomatiques, le tout illustré. Sous ce titre : "Boîte aux lettres, des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnements pour l'étranger un an 28 francs ; six mois, 16 francs ; le numéro 50 centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris, France.

GUÉRI EN TRES PEU DE TEMPS

Etes-vous Grevé ?

ALDERIC PILON, No 5 rue Robin, qui souffrait depuis 4 ans d'une hernie simple, a été radicalement guéri par

La Compagnie de Montréal

POUR LA

GUERISON des RUPTURES

129c, RUE RACHEL
(Coin Chambord)
MONTREAL.

Prenez les tramways de la rue Amherst.

Pas un sou avant votre complète guérison.

P. S.—Les personnes qui ne peuvent pas venir à Montréal peuvent suivre le traitement à domicile avec le même résultat.

Un Bienfait pour le Beau Sexe
Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une botte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.

Expédiée franco par la malle sur réception du prix.

L. A. BERNARD,
1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Pour le Traitement et la Guérison de L'OBESITÉ



FUCUS-PHYTOLACCA SAUTER

DÉPOSITAIRE POUR LE CANADA :
PHARMACIE LACHANCE
1594, RUE STE-CATHERINE, Montréal.
PRIX, \$1.25 LA BOITE
(Expédié franco par la malle sur réception du montant.)

RIPANS

L'armoire de médecines de la famille

ressemblait d'ordinaire à un petit magasin de drogues. Il fallait un bon nombre de bouteilles, de boîtes et de flacons pour contenir les nombreux médicaments. Les grands comme les petites, fuyaient autant que possible. L'inconvénient du mesurage des médecines venait l'usage ennuyeux et il y avait aussi le danger de se tromper de dose. La science a tout changé cela. Aujourd'hui, de meilleurs résultats sont obtenus par les remèdes en pastilles. Il n'y a aucun danger de renversement ou de casse et la dose est toujours juste. En cela, les Ripans Tabules occupent la première place. Elles sont composées de rhubarbe, d'ipéacac de soude, d'aloë, de noix vomique et de soda. La formule a été recueillie à l'ancien hôpital de Roosevelt, N.-Y., et a été approuvée par les médecins depuis des années. Pour la cure de l'indigestion, de la constipation, de la bile, du mal de tête, de l'étourdissement, et des troubles d'estomac ce remède est d'un effet merveilleux. Plus les Tabules sont connues, plus grande en est la demande. Certaines gens restent attachés aux remèdes liquides d'autrefois, mais la majorité préfèrent une bonne médecine comme les Ripans, qui sont faciles à prendre, aisés à porter et facile à acheter.

10 Tabules pour 5 cents. Dans toutes les pharmacies.

ON DEMANDE :—Un cas de mauvaise santé auquel les R-I-P-A-N-S se feront par bien. Elles bannissent l'adouleur et prolongent la vie. Une seule soulag. Remarque : Les R-I-P-A-N-S sur le paquet et n'acceptez aucun équivalent. R-I-P-A-N-S, 10 pour 5 cents sont obtenues dans toutes les pharmacies. Dix sachetons et mille certificats seront envoyés à toute adresse moyennant 5 cents envoyés à la Ripans Chemical Co., No 10, rue Spruce, New-York.

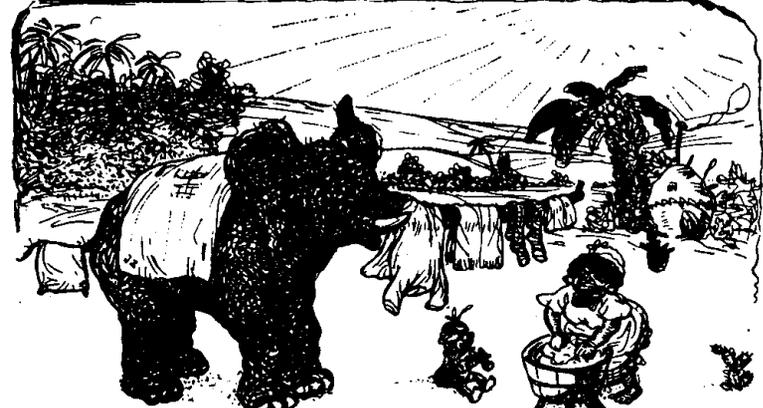
GRATIS

Nous avons récemment introduit de jolis cadres et Photographies vraiment artistiques. Splendide ment décorés de marguerites et fleurs diverses, en seize couleurs. Ils sont simplement ravissants. Ils valent au bas prix 25c, mais comme nous en avons 100,000 à écouler nous les vendons à 10c. chacun. Pour les faire connaître partout, nous donnons une prime d'une valeur exceptionnelle, à tous ceux qui en vendront six ou plus à 10c.—Envoyez votre nom et votre adresse et nous vous expédierons un petit lot ainsi que notre liste de 35 primes de valeur.

Sur. Vous aurez les cadres, retenez nous l'argent et la prime que vous serez gagnée, vous sera envoyée franco.

Colonial Art Co., Confederation Bldg., Toronto.

18100



PETITES ANNONCES (LE SECHOIR DU DESERT)

Au désert, pas besoin de ficelle pour étendre son linge : la trompe, le dos et la queue de Roméo le remplacent avantageusement.

Second avantage : le linge sèche deux fois plus vite, grâce à la chaleur naturelle de ce séchoir vivant.

(On demande un commanditaire pour monter à Paris une grande affaire basée sur ce principe.)

LIBRAIRIE FAUCHILLE
1712 rue Sainte-Catherine
MAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS

Viennent de paraître : Le Fantôme, par P. Bourget, 90c. ; L'Honneur d'une femme, par Daniel Lesueur, 90c. ; M. Bergeret à Paris, par A. France, 90c. ; Au coin d'une dot, par L. de Tinceau, 90c. ; La faute d'autrui, par H. Ardel, 90c. ; Amie de cœur, par R. Malzeroy, 90c. ; Quarante ans de Théâtre, (4me vol.) par François Sarcosy, 90c. ; Lettres à la fiancée, par V. Hugo, 90c. ; Le Roi du Klondyke, par A. Turanne, 90c. ; Ce que chante l'amour, par P. Maël, 90c.

Un grand choix de modes françaises avec patron grandeur naturelle, 5 cts chacun.

Parmi les journaux littéraires on y trouve : Les Annales politiques et littéraires, 5c. Le Soleil du Dimanche, 6c. Le Supplément du Petit Journal et du Petit Parisien, 3c. La Lecture pour Tous, 15 cts.

Les commandes sont remplies par retour du courrier

Heures de bureau : h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 5391

VICTOR ROY
ARCHITECTE & EVALUATEUR
Membre A. A. P. Q.
No. 146 Rue Saint-Jacques
MONTREAL.

Ceux qui ne liront pas ceci le regretteront un jour

Y a-t-il un enfant malade dans votre famille ou chez votre voisin. Ecoutez bien ceci. La dentition est douloureuse pour l'enfant. Il n'a plus le goût de boire ou de manger, d'où les désordres de l'estomac, dérangements et inflammation des intestins, les convulsions et malheureusement trop souvent LA MORT. Le Petit Collier Electrique du Dr Fouquet, est le grand préservateur de toutes ces maladies. Son electricité agit sur les nerfs, les active et a en même temps un effet analgésique. C'est le sauveur des enfants. Si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez-nous c'est mieux. Envoyé franco par la malle sur réception du prix minime de 50 cents.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN
162, RUE ST-DENIS
MONTREAL

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale un an 23 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette et Cie, 78 boulevard Saint-Germain, Paris.

VIN MARIANI

La Grippe ?
Mal de Gorge ou
Maladies des Poumons ?
Essayez-le.

VIN MARIANI
LE TONIQUE FRANCAIS IDEAL
Pour le Corps, les Nerfs et le Cerveau

Certificats écrits de 8,000 Médecins Canadiens et Américains.
Renfortit, Vivifie, Rapide, Agréable.

Flacon : 5 fr. Franco 10 fr.

PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELÉLIQUE
ou Lait Candès

Dépuratif, Tonique, Désinfectant, dissipe Eruptions, Rides précoce, Rougeurs, Boutons, Efflorescences, etc... conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Taches de rousseur.

11 date de 1840

CANDES, Paris

GEN DREAU
DENTISTE
No 22, rue St-Laurent
MONTREAL
Tel. Bell, Main 2818

MEDAILLE D'OR EXPOSITION DE PARIS 1889

LAPRÈS & LAVERGNE
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST DENIS
MONTREAL P.Q.
TELEPHONE BELL E. 126
TEL. DES MARCHANDS

LA FEMME DETECTIVE

Grand Roman Dramatique

PREMIERE PARTIE

LA NUIT SANGLANTE

XVIII

On sonnait pour la troisième fois, avec un redoublement de violence.

Lartigues sortit de la chambre à coucher, traversa la première pièce et ouvrit la porte.

Maurice Vasseur était sur le seuil.

Il salua.

A la vue d'un visage qu'il était certain de ne point connaître, Lartigues répéta la phrase qu'une demi-heure auparavant il avait adressée à son premier visiteur :

— Ne vous trompez-vous pas, monsieur ?

— Non... dit Maurice du ton le plus calme, non, si c'est bien ici l'appartement numéro 17, et si j'ai bien l'honneur de parler à monsieur Jules Thermiss, domicilié habituellement à Bruxelles...

— Je suis Jules Thermiss en effet... répliqua Lartigues en regardant le nouveau venu avec une sorte de stupeur, car un examen attentif lui prouvait de plus en plus qu'il le voyait en ce moment pour la première fois.

— Je vous prie donc, monsieur, de vouloir bien m'accorder un instant d'audience, reprit Maurice. J'aurais à vous entretenir d'une importante affaire...

Le faux Thermiss sentit sa défiance s'éveiller.

Aussi s'empressa-t-il de répondre :

— Il existe certainement entre nous un malentendu... Je n'ai aucune affaire à Paris... Je voyage pour mon plaisir et, à moins que vous ne me soyez envoyé par un de mes amis de Bruxelles, il est impossible que vous ayez quelque chose à me communiquer... Il doit y avoir confusion de nom...

Maurice secoua la tête.

— Confusion de nom ? répéta-t-il. Pas la moindre... C'est parfaitement vous que je cherchais puisque vous êtes bien Jules Thermiss et je vous suis adressé par un de vos amis.

— En ce cas vous avez une lettre de cet ami.

— Non, monsieur, aucune...

— Mais alors... commença Lartigues...

— Attendez ! interrompit Maurice. Il me suffira de quelques mots pour vous convaincre de la véracité de mon dire : Je viens vous trouver de la part de *Cinq-Quatre*, envoyé extraordinaire de Londres.

En entendant ces paroles, Lartigues plongeait son regard dans les yeux du jeune homme, comme s'il avait espéré lire au fond de sa pensée.

Sous le poids de ce regard, Maurice demeura impassible.

— Que signifie cela se demandait le faux Thermiss.

Cependant il s'effaça pour laisser le passage libre au visiteur, car les paroles précédentes s'étaient échangées sur le seuil, près de la porte ouverte.

— Veuillez entrer, monsieur, dit-il, je suis prêt à vous accorder les quelques minutes d'entretien que vous réclamez de moi.

Maurice passa devant Lartigues en s'inclinant avec une politesse de gentleman, et jeta un coup d'œil autour de la pièce.

Le maître du logis, qui continuait à examiner le nouveau venu avec attention, lui demanda :

— A qui ai-je l'honneur de parler ?
— Vous le saurez dans un instant, monsieur, mais permettez-moi de vous adresser une question...

— Faites...

— Les choses dont je dois vous entretenir sont, je le répète d'une importance capitale, et personne excepté vous ne doit les entendre... Croyez-vous qu'ici les portes soient assez bien closes et les murailles assez épaisses pour défier l'oreille des curieux ?

Lartigues ouvrit la porte de la chambre où se trouvait Verdier.

— A cette question je réponds en vous priant de me suivre... dit-il. Là nous pourrions causer à notre aise, en pleine sécurité.

Maurice suivit son hôte mais, au moment d'entrer dans la chambre à coucher, il s'arrêta en voyant un prêtre.

Le faux Jules Thermiss s'attendait bien à cette hésitation, aussi s'empressa-t-il d'ajouter.

— Entrez sans crainte, monsieur... Mon honorable ami l'abbé Méryss, que je vous présente, est en même temps l'intime ami de la personne qui vous adresse à moi ; je n'ai rien de caché pour lui, absolument rien.

Ces derniers mots furent prononcés avec une intonation toute particulière, qui les soulignait en quelque sorte.

Verdier, — que nous venons d'entendre nommer l'abbé Méryss, — examinait le nouveau venu avec une telle intensité d'attention qu'il en résulta pour ce dernier un instant de malaise ; mais, venu dans un but qu'il voulait atteindre à tout prix, battre en retraite ou se dérober lui semblait inadmissible.

En conséquence, il prit aussitôt son parti et entra en saluant le prétendu prêtre qui lui rendit son salut avec une extrême froideur.

— Asseyez-vous, Monsieur... dit Lartigues en avançant un siège, et puisque vous désirez causer, causons...

— Je croyais, monsieur, répliqua Maurice, vous avoir fait comprendre que je tenais à m'expliquer qu'à vous, à vous seul, le motif de ma visite...

— Vous me l'avez fait comprendre à merveille...

— Eh bien ?

— Eh bien ! j'ai cru, moi, vous expliquer non moins clairement que M. l'abbé était mon ami intime, et que je n'avais rien de caché pour lui.

— Dois-je conclure de ceci que M. l'abbé fait partie de la société des *Cinq* ? demanda Maurice avec un redoublement de sang-froid.

Malgré son aplomb habituel, Verdier tressaillit violemment et changea de figure.

Une immense terreur l'envahissait.

Lartigues, comprenant ce qui se passait en lui, s'empressa de prendre la parole pour le rassurer.

— Monsieur, dit-il, est un envoyé de *Cinq-Quatre*...

— Un envoyé de *Cinq-Quatre* ! s'écria Verdier, *Cinq-Quatre* est à Paris ?

Tout en formulant cette question il regardait Maurice avec une expression de défiance qui ne pouvait échapper au jeune homme.

Celui-ci, sans paraître s'en apercevoir, ou tout au moins s'en préoccuper, répondit :

— Il est à Paris.

— Vous l'avez vu ?

— Je l'ai vu.

— Pourquoi n'est-il pas venu et vous a-t-il chargé d'une mission qu'il aurait dû remplir seul ?...

— Parce qu'à cette heure il lui est impossible de le faire...

— Impossible !!!

— Absolument et matériellement...

— Pour quelle raison ?

— Pour la meilleure de toutes... Jugez-en vous mêmes : *Cinq-Quatre*, membre de la société des *Cinq*, voyageant sous le nom de Jonathan Wild et venant de Londres à Paris, est mort...

— Mort ! répétèrent Lartigues et Verdier en se regardant.

Maurice fit un signe affirmatif.

— Et, continua Lartigues, comment est-il mort ?

— Assassiné.

— Assassiné ! s'écria Verdier. Assassiné, lui aussi ! j'en avais le pressentiment ! ! Ce n'était pas assez de Jenny ! ! Et l'assassin ? poursuivit-il en s'approchant par un mouvement brusque de Maurice impassible.

Ce dernier eut aux lèvres un étrange sourire.

Il salua successivement les deux hommes et répondit d'un ton glacial, tranchant comme une lame d'acier bien affilée :

— L'assassin... c'est moi.

— Vous ! ! s'écrièrent à la fois le prétendu Belge et le faux abbé.

— Parfaitement.

— Ah ! misérable ! !

Deux revolvers furent braqués en même temps sur la poitrine du meurtrier qui sourit et haussa les épaules.

Espérez-vous de me faire peur ? demanda-t-il. N'y comptez pas ! Je sais trop bien que vous ne commetrez point la sottise de me tuer... D'abord vous seriez effroyablement embarrassés de mon corps, ici, rue de Grammont, *Hôtel des Pays-Bas*, appartement numéro 17... Que diable en feriez-vous et comment expliquer de façon plausible un cadavre troué de balles de revolvers ?... Mais ce n'est pas tout... Jamais vous ne braveriez les reproches de Michel Brémont, l'exécuteur testamentaire d'Armand Dharville, ex-banquier à Londres, qui va bientôt vous mettre en possession de plus de deux millions chacun...

— Ainsi, vous êtes maître de nos secrets ? fit Verdier.

— De tous ceux du moins qui ont trait à l'héritage du banquier de Londres, mon Dieu, oui...

Le calme, ou plutôt le stoïcisme poussé jusqu'à l'impudence de ce jeune homme de vingt-cinq ans à peine, stupéfiait Lartigues.

— Et vous êtes venu vous jeter dans nos mains ?... dit-il d'un ton de menace.

— Sans hésiter... répondit Maurice. Oui, messieurs, je me suis jeté dans vos mains avec une entière confiance, certain que nous nous entendrions à merveille ; et la preuve que j'avais raison de le croire, c'est que vous voilà prêts à m'écouter et très désireux de me questionner... C'est naturel... Vous désirez savoir de quelles notes précieuses était porteur l'envoyé de Michel Brémont.

— Nous causerons de cela tout à l'heure, mais permettez-moi d'abord de vous entretenir un peu de moi et de commencer par un lieu commun, tout ce qu'il y a

au monde de plus *poncif* : L'homme au début de sa vie, est placé entre deux chemins, celui du vice et de la vertu !... On en a fait des peintures, des bas-reliefs et des apologues ! C'est un *cliché*, mais au fond c'est vrai... Il faut choisir et, quand on a choisi, il faut aller de l'avant, carrément...

— J'en arrive à moi...

— Venu au monde je ne sais ni où ni comment, car on a bien gardé vis-à-vis de moi et on garde encore le secret de ma naissance, je fus élevé par une femme à laquelle me confia ma mère inconnue.

— Cette femme, cette nourrice, possédant une demi-douzaine de rejetons légitimes, ne s'occupa du petit étranger que pour lui donner la pâtée et la niche, et nullement pour combattre et dompter les mauvais instincts qu'il pouvait avoir... Or, je n'avais que de ceux-là...

— Lorsque j'atteignis ma septième année, on me mit au collège ; j'y restai jusqu'à l'âge de vingt ans...

— Au risque de passer à vos yeux pour un *monsieur qui se gobe*, je suis bien forcé de convenir que le hasard m'avait doué d'une intelligence de premier ordre.

— Je fis de brillantes études, mais si je mordis à la science, je ne mordis point à la vertu, il s'en fallut même du tout au tout, car, à mesure que je passais de l'enfance à l'adolescence, mes instincts vicieux se développaient...

XIX

— Quand j'atteignis vingt ans, poursuivit Maurice, je considérais l'honnêteté comme une auperie, je trouvais que la vie doit avoir un but unique : la jouissance, et que pour atteindre ce but tous les moyens sont légitimes.

— Je le croyais ; je le crois encore.

— En sortant du collège je me trouvai la bride sur le cou, maître absolu de ma personne.

— La femme qui remplaçait ma mère ne s'occupait de moi que pour me remettre, à des époques fixes, des sommes insuffisantes.

— Je n'étais pas assez naïf pour demander à un travail sérieux les ressources qui me manquaient ! Je me jetai dans la vie d'aventures ; je profitai de tous les hasards heureux ; je devins joueur et joueur habile, sachant par mon adresse forcer la chance à se déclarer pour moi lorsqu'elle semblait vouloir me tenir rigueur...

— De tout cela je vécus tant bien que mal, plutôt mal que bien, mais je me répétais sans cesse : De tels expédients sont misérables !... Je me méprise moi-même en songeant qu'une simple maladresse de ma part suffirait pour m'envoyer en police correctionnelle et qu'alors je serais perdu... Il faudrait trouver une grande opération qui m'enrichirait d'un seul coup !...

— Et je comptais sur le hasard.

— Il me vint en aide en me mettant sur la piste du secret auquel vous allez devoir la fortune.

— Pour posséder ce secret, il fallait sacrifier un homme et une femme ; je n'hésitai pas... seulement je pris mes précautions afin de ne laisser derrière moi aucun indice qui pût lancer sur mes traces les limiers de la police...

— Il est impossible, vous entendez bien, IMPOSSIBLE, qu'on devine l'auteur du double assassinat dont les circonstances mystérieuses surexciteront dès demain la curiosité du monde entier...

— Quoi qu'on fasse, on n'aura jamais le mot de l'énigme sanglante.

— Vous me connaissez maintenant, messieurs, aussi bien que je me connais moi-même, puisque je viens de me montrer à vous à visage découvert...

— J'ai pris la place de l'envoyé extraordinaire arrivant de Londres et supprimé par moi, et je vous apporte les notes qu'il devait remettre, au chemin de fer du Nord, à M. Jules Thermis, de Bruxelles...

— Voilà pourquoi je suis ici...

Maurice se tut.

Verdier avait écouté non sans stupeur ce jeune homme dont le cynisme dépassait toute vraisemblance, et qui parlait comme de la chose la plus simple, la plus normale, du double meurtre qu'il venait de commettre.

Lartigues, lui, regardait Maurice avec une averse curiosité.

Il trouvait étrange et séduisante la physionomie de ce bandit parisien dont l'élégance était irréprochable, les traits charmants, les yeux doux, la voix bien timbrée, et les manières absolument correctes.

Tout en lui l'attirait, même ce cynisme dont s'étonnait le faux abbé Myriss.

Il voyait en Maurice un scélérat hors ligne, une sorte de génie du crime dont la prodigieuse intelligence devait enfanter des merveilles.

— Qui vous a mis sur la piste de notre secret ? demanda-t-il.

— Je vous l'expliquerai tout à l'heure, messieurs, si vous le désirez, répondit le jeune homme, mais je dois d'abord vous rendre compte des papiers trouvés par moi dans le tabernacle du tombeau Kourawieff et grâce auxquels j'ai su l'adresse de M. Jules Thermis ; de ceux portés par votre messagère et de ceux, beaucoup plus importants, que j'ai soustraits à l'envoyé de Londres.

— Je dois en outre vous remettre les cent mille francs en billets de banque qui devaient être déposés dans le tombeau pour M. Thermis... Les voici...

Et Maurice tira de l'une des poches de son paletot la liasse de billets de banque qu'il plaça sur une table.

Lartigues et Verdier marchaient de surprise en surprise.

— Et maintenant, poursuivit le jeune homme prenant des papiers dans sa serviette d'avocat, voici vos notes :

— Primo : Celle que M. Thermis adressait à *Cinq-Deux*.

— Secundo : Celle de *Cinq-Deux*, (qui, sans doute, n'est autre que M. l'abbé Meyriss), répondant à M. Thermis.

Le jeune homme, tirant de sa serviette un nouveau papier, continua :

— Voici maintenant la pièce importante que vous attendiez et qui motive votre séjour à Paris. Veuillez la lire.

Et il tendit aux deux associés la copie du testament d'Armand Dharville.

Lartigues la prit et la lut avec attention, ainsi que Verdier qui s'était penché sur son épaule et lisait en même temps que lui.

— Douze millions sept cent cinquante mille francs ! s'écria-t-il les yeux flamboyants de cupidité.

— Ah ! Michel Brémont est un habile homme ! dit Maurice.

— Mais les notes dont parle le testament ? demanda Verdier.

— Voici la première, monsieur... répondit le jeune homme en présentant un papier au faux ecclésiastique. Elle a trait à Simone, la première fille de Valentine Dharville... Voyez.

Verdier prit la note et la parcourut rapidement.

— En voici une seconde, ajouta Maurice en exhibant un autre papier. Elle est importante, mais n'offre pas cependant l'intérêt de la dernière, qui explique clairement l'idée de Michel Brémont, qui m'a éclairé moi-même, et que je vous prie d'étudier avec beaucoup d'attention.

Le faux abbé prit le troisième papier et lut à haute voix ces lignes que nous connaissons déjà :

— " Armand Dharville est mort le 30 décembre 1876, — il importe de bien comprendre que si les deux enfants avaient cessé de vivre avant l'année révolue et le jour fixé pour le partage de la fortune, cette fortune resterait aux mains de V**** qui la partagerait également entre les Cinq.

" Faire agir UNE CONSCIENCE FACILE en la surveillant "

Maurice exhiba son porte-cigares, y prit 1 rothschild l'alluma, en tira 2 ou 3 bouffées et dit :

— Ceci me paraît devoir se traduire d'une façon très précise par ces mots renfermant une recommandation prudente : Les CINQ ne doivent point agir ouvertement, mais trouver un homme intelligent, habile, sans scrupules, qui pour une somme convenue d'avance ferait adroitement disparaître les 2 enfants. L'idée n'est pas mauvaise, mais elle n'offre un danger...

— Lequel ? demanda Lartigues.

— L'homme employé, tout en étant un mercenaire chargé d'une besogne dont il ignorerait le but, pourrait avoir trop d'intelligence et chercher quelles raisons d'une importance capitale exigent la suppression des 2 filles de Valentine Dharville.

— Une fois le champ des suppositions ouvert devant lui il trouverait la vérité, ou tout au moins il s'en approcherait beaucoup.

— Dès qu'il aurait trouvé, il deviendrait votre maître au lieu de rester votre instrument, il ferait du chantage à la dernière minute et vous demanderait une grosse part de l'héritage...

— Le moyen de ne point céder, s'il vous plaît ?

— Et au cas de refus il vous dénoncerait, ou plutôt il avertirait moyennant finance la famille d'Armand Dharville, et vos beaux rêves d'héritage s'évanouiraient en fumée...

— Or, voici ce que, moi, je viens vous proposer.

— J'ai supprimé 2 personnes pour me mettre en possession de votre secret, et ce double meurtre vous est un sûr garant que je ne vous trahirai point ; je me suis livré à vous ; si maintenant je voulais vendre ce que je sais à Valentine Dharville, il vous suffirait d'un mot pour m'envoyer à l'échafaud, et c'est un voyage que j'espère bien ne faire jamais.

— Inutile d'ajouter que ma conscience est facile et que j'exécute d'une main sûre ce que j'ai résolu.

— Il manque un membre à l'association des Cinq, puisque j'ai envoyé dans un monde meilleur l'honorable Jonathan Wild.

— La perspective de partager avec vous les millions de feu Dharville me sourit infiniment et réaliserait mon *desideratum*, car j'ai toujours nourri l'espérance de vivre et de mourir dans la peau d'un millionnaire...

— Je puis être l'homme demandé par Michel Brémont, et je le serais, mais à la condition d'être admis à remplacer le mort dans la société des Cinq à laquelle, permettez-moi de l'affirmer sans vanité sottise et sans fol orgueil, ma collaboration à venir ne serait point inutile...

— J'ai dit.

— J'attends."

Lartigues ne pouvait s'empêcher d'admirer de plus en plus cette nature exceptionnellement perverse dont la hardiesse et le sang-froid lui paraissaient surblimes.

Il souriait.

— Vous êtes audacieux ! dit Verdier.

— Pardieu ! répliqua Maurice. L'audace fait vaincre l'impossible ou plutôt elle l'annihile.

— Vous êtes bien jeune.

— Trouvez-vous par hasard que ma grande jeunesse m'empêche de raisonner et d'agir ? Rien ne me surprend, rien ne m'émeut, rien ne m'inquiète... Mon âme est de bronze dans un corps d'acier ; la jouissance chez moi ne détruit pas la raison, et me laisse toujours maître de ma pensée et de ma parole...

— Vous nous offrez d'entreprendre avec nous la recherche des deux enfants de Valentine Dharville ?

— Oui.

— Et vous vous chargeriez seul de rendre la succession vacante ?...

— Par la suppression des héritières... acheva Maurice. Je suis prêt...

Lartigues et Verdier échangèrent un regard.

La physionomie tranquille et ouverte, le regard très doux, la voix très calme de cet homme de vingt-quatre ans à peine, parlant d'assassiner deux jeunes filles comme il aurait parlé d'une partie de plaisir, faisait passer de petits frissons sur l'épiderme du faux abbé Meyriss.

XX

Maurice continua :

— Maintenant vous connaissez mes principes et mes ambitions, donc ne me demandez plus rien... Vous avez besoin d'un gaillard solide et sûr... je suis le gaillard qu'il vous faut, et je vous le prouverai bien quand vous aurez fait de moi l'un des vôtres... Allons, décidez-vous !

—Un instant encore... dit Verdier. Une dernière question... Vous nous avez affirmé que vos mesures étaient prises pour qu'il fût impossible de découvrir en vous l'auteur du double crime commis la nuit passée...

—J'en ai la certitude.

—Comment avez-vous été amené à commettre ce crime ? Qui vous a mis sur la piste de notre secret ?

—Vous tenez à le savoir ?

—Absolument.

—Je vais donc vous l'apprendre mais je vous préviens que la découverte du secret dont il s'agit ne m'a coûté ni grands efforts d'intelligence, ni savantes combinaisons... C'est à vous M. l'abbé Meyriss, que je dois cette découverte...

—A moi ! fit Verdier stupéfait.

—Oui.

—C'est impossible !

—Attendez avant de juger... C'était il y a neuf jours...

—Neuf jours !... répéta le faux prêtre.

—Au bois de Vincennes... Ne vous souvenez-vous pas ?...

—Non.

—Je vais donc aider votre mémoire... Rappelez-vous que vous lisiez une lettre...

La lumière se fit brusquement dans l'esprit de Verdier.

—Une lettre de Michel Brémont !... s'écria-t-il.

—Tout juste !

—Mais, cette lettre, après l'avoir lue, je l'avais déchirée et j'en avais semé les morceaux aux vent...

—C'est exact.

—D'ailleurs, j'étais seul...

—Non, car tout près et à votre insu se trouvait un promeneur attendant quelqu'un et séparé de vous par un petit massif d'arbres verts qui lui permettait de vous suivre du regard à travers les branches. Ce promeneur, c'était moi... Je vous examinai, sans la moindre arrière pensée, par désaveuement pur... Je vous vis lire une lettre, la déchirer, en jeter les fragments et vous éloigner. J'avais été frappé de l'expression de votre visage pendant la lecture de l'épître...

La surprise et la joie s'y peignaient tour à tour... Cela m'intrigua. Un homme intelligent et plein d'expérience avait dit un jour devant moi que la lettre qu'on déchire en petits morceaux, après l'avoir lue, renferme neuf fois sur dix un secret de quelque valeur.

—Je me rappelai cela ; je résolus d'expérimenter la justesse de l'aphorisme que je viens de citer. Lorsque vous fûtes parti, je ramassai les morceaux épars de votre lettre et je les serrai dans mon portefeuille, avec l'intention de les assembler chez moi comme on assemble les pièces d'un jeu de patience, et de reconstruire d'un bout à l'autre la missive qui venait de produire sur vous une impression si vive...

—C'est ce que je fis le soir même en collant avec de la gomme les parcelles sur du papier à décalquer, ce qui me permettait de lire le recto et le verso de la lettre...

—Elle était sans importance... dit Verdier.

—Oui, répliqua Maurice, elle semblait insignifiante, j'en conviens... Elle l'aurait été pour tout autre que pour moi, mais c'est précisément son insignifiance apparente qui me fit découvrir sa réelle importance...

J'ai étudié par hasard avec un de mes amis, curieux de ces sortes de choses, les correspondances *chiffrées* et à grille... Je connais cent manières d'écrire grâce auxquelles un indiscret ne peut trouver le véritable mot de la correspondance... J'avais chez moi de nombreuses grilles... Je les adaptai successivement à la lettre recomposée... L'une d'elles—(dont l'ambassadeur d'Angleterre se servait, paraît-il, il y a vingt ans) ; s'ajustait merveilleusement... Grâce à elle je déchiffrai l'épître sans la moindre peine...

—Il est d'une force étonnante ! murmura Lartigues plus enthousiasmé que jamais...

Verdier restait muet et songeur.

Maurice exhiba son portefeuille, l'ouvrit et en tira deux papiers.

—Voici les morceaux réunis de votre lettre, dit-il, et voici la grille qui m'a permis d'en découvrir la clef. Il étendit sur la table la lettre reconstruite, et sur

cette lettre il appliqua une feuille de papier percée de petits carrés également distancés, puis il continua :

—Les mots apparaissant dans les découpures sont les seuls qui aient une valeur et voici quelles phrases ils composent :

—*Affaire magnifique.—Comme toujours, déposer correspondance au Père-Lachaise, au tombeau Kourawieff, dans le tabernacle de l'autel. V** ira la prendre et y mettra réponse.—Eviter de se voir et de se compromettre.—Ce moyen de communication rendra toute surprise impossible.—L'envoyé de Londres V*** sera bientôt à Paris.*

—Vous comprenez à merveille, poursuivit Maurice, que ceci devait éveiller au plus haut point ma curiosité... Le difficile était de trouver le tombeau afin d'y suivre vos agissements, ou les agissements de celui ou de ceux que vous chargeriez d'aller y porter votre correspondance...

—C'était difficile, mais non pas cependant impossible...

—Je découvris un moyen.

—Sans être un savant polyglotte, je parle assez facilement une demi-douzaine de langues, parmi lesquelles l'anglais, le russe et l'italien.

—Je me fis une tête, je revêtis un costume d'Anglais touriste, et je me rendis au Père-Lachaise où je baragouinai à un gardien, en français de haute fantaisie, avec un accent britannique plein de saveur, que je désirais visiter les tombeaux importants du cimetière.

—Le gardien parut quelque peu surpris de cette fantaisie funèbre en plein cœur d'hiver, mais néanmoins il me procura un guide qui me fit admirer pendant deux heures les beautés de la nécropole, me conduisant de sépulture en sépulture, et je vous assure que ses explications ne trissaient pas ! Quelle platine ! Tout au plus me laissait-il la possibilité de placer un *aoh yes* ! bien senti... Le cimetière est le domaine de ces gens-là... ils en vivent... ils en connaissent les moindres recoins... Je fis comprendre au guide que je désirais voir le tombeau de la famille Kourawieff... Il m'y conduisit et, à propos de cette tombe, il me raconta une histoire singulière... le meurtre de la comtesse Kourawieff commis par un *assassin distingué*... C'est son mot... Ne vous semble-t-il pas original ?

En entendant la dernière phrase de Maurice, Lartigues ne put s'empêcher de tressaillir.

Il jeta à la dérobée un regard au faux ecclésiastique qui écoutait avec une profonde attention.

Maurice continua :

—Il m'apprit ensuite que l'exhumation du corps de la comtesse et son transport en Russie avaient eu lieu un an après sa mort violente.

—Je savais où le tombeau se trouvait situé. C'était le principal. Le reste m'importait peu.

—Je mis dix francs dans la main de mon cicerone, et je quittai le cimetière...

—Tout cela est fort bien conduit !... dit Lartigues... Je vous écoute avec le plus grand plaisir... Votre activité me charme... à vingt ans nous étions ainsi...

—Le lendemain je levais avec de la cire à modeler l'empreinte de la serrure, reprit Maurice ; le surlendemain j'avais une clef qui me permettait d'entrer dans le tombeau... J'avais apporté tout un trousseau de petites clefs... l'une d'elles ouvrait le tabernacle. Chaque jour je vins prendre lecture de votre correspondance, que je me gardais bien de soustraire et qui me mettait au courant de vos affaires, intéressantes au plus haut point...

—Mais, demanda Verdier, pourquoi avoir frappé la femme qui nous servait de messagère ?

—Eh ! je n'avais nullement l'intention de tuer la pauvre créature, puisque sa mort ne me servait à rien... répliqua Maurice. Un malheureux hasard m'a mis dans la nécessité de commettre ce meurtre... Hier, à 3 heures, je m'étais introduit comme de coutume dans le tombeau, pour y lire la réponse à la note déposée la veille par M. Jules Thermis...

—Au moment où j'allais ouvrir le tabernacle, j'entendis une clef grincer dans la serrure de la porte de bronze, et cette porte tourner sur ses gonds.

—Je me jetai en arrière et je voulus m'accroupir derrière l'autel.

—Je n'en eus pas le temps...

—Votre messagère entra.

—Elle s'effraya en m'apercevant et jeta un cri.

—La peur de voir tout mon plan découvert, et par cela même irréalisable, s'empara de moi.

—Je me jetai sur cette femme si mal à propos venue, et je la frappai...

—Tonnerre du diable ! la gaillarde était énergique... Elle se défendit comme une lionne... Elle voulait me mordre et me donna beaucoup de mal... Ce fut dans cette tombe une effroyable lutte... A la fin je fus le plus fort... la femme mortellement frappée, s'abattit et ne bougea plus.

Je pris alors sur elle les notes qu'elle apportait et la liasse de billets de banque que je vous ai remise tout à l'heure, puis je sortis ; je refermai la porte derrière moi, je glissai de petit caillou dans la serrure afin de retarder autant que possible le moment où M. Jules Thermis apprendrait que votre secret était découvert, et je regagnai mon domicile où je m'empressai de lire la dernière note.

—Cette note annonçait pour une heure après minuit l'arrivée à Paris d'un envoyé de Londres apportant le mot de l'énigme que je brûlais d'éclaircir.

—L'occasion était belle...

—Je résolus de la mettre à profit.

XXI

Maurice poursuivit :

—Aucune précaution n'est inutile quand on veut dérober sa piste aux curieux de la police.

—Au lieu de gagner la plus prochaine place de fiacres, j'allai prendre une voiture hors de Paris, à la porte d'un cabaret, et je donnai l'ordre de me conduire à la gare du Nord, où j'attendis l'envoyé de Londres.

—Je le reconnus à son bras en écharpe ; je prononçai le mot de ralliement ; il monta sans défiance avec moi et, dans le trajet de la gare du Nord à la rue Montorgueil, je le tuai pour prendre ses papiers.

—Vous savez le reste.

—Maintenant il s'agit de conclure.

—Du premier coup j'ai trouvé mon idéal : une immense affaire qui m'enrichira si j'en suis.

—Me croyez-vous capable de mener à bien cette affaire en m'aidant de vos conseils et de votre expérience ?

—Me jugez-vous digne de remplacer celui que j'ai frappé, et m'accorderez-vous la confiance que vous mettiez en lui ?

—Pour la seconde fois, je vous dis : Décidez.

Lartigues tendit la main au jeune homme.

—Vous méritez toute ma sympathie, cher monsieur, s'écria-t-il, et je ne vous la marchanderais pas... J'aime votre nature primesautière, et votre énergie m'enchantent ! Tel vous êtes aujourd'hui, tel j'étais à votre âge... Il me semble revivre en vous, et si j'avais un fils, je voudrais qu'il vous ressemblât.

—Merci de votre bonne opinion, M. Thermis ; je la justifierai... répondit Maurice en serrant avec effusion la main tendue.

—Moi aussi je vous apprécie, fit Verdier à son tour. Vous avez la décision, l'adresse et le sang-froid... Ce sont des qualités précieuses qui vous rendent digne, selon moi, d'obtenir la faveur que vous sollicitez...

—Alors je suis des vôtres ?... s'écria le jeune homme rayonnant.

—Diable ! vous allez trop vite en besogne...

—Comment ?

—Songez que Thermis et moi nous ne sommes pas seuls...

—Vous n'êtes plus que quatre...

—Oui, mais deux de ces quatre ne vous connaissent point encore, et ils ont voix au conseil comme nous... Nous ne pouvons rien décider sans eux...

—Concluez !... fit Maurice avec impatience.

Un Héritage dans les Aires

ROMAN D'AVENTURES

Maintenant, dénué de toutes ressources, non seulement il ne pouvait songer à exécuter ce projet, mais encore il fallait renoncer à se rendre dans une localité habitée pour y attendre l'occasion de fuir l'Australie. Pour peu, en effet, que cette occasion tardât à se présenter, la police, mise en campagne par M. Dalmon, ne manquerait pas de le découvrir.

S'il voulait éviter le châtement mérité, il ne lui restait, en somme, d'autre moyen que d'aller vivre dans les bois, au milieu des indigènes, heureux encore si ceux-ci consentaient à l'accueillir.

C'était là une triste perspective, combien différente de l'existence de luxe et d'opulence qu'il avait un instant rêvée !

Toutes ces pensées tourbillonnaient dans la tête du misérable et augmentaient la fièvre déterminée chez lui par la violente commotion cérébrale qu'il avait éprouvée.

Par instants, il sentait comme un grand vide se creuser sous son crâne. Des visions étranges, terrifiantes, passaient devant ses yeux et une horrible angoisse l'envahissait.

Il avait peur.

Enfin le jour parut, et sa venue, en dissipant les fantômes qui l'obsédaient, apporta un certain soulagement à ses souffrances. Sa fièvre se calma, et il tomba dans un lourd sommeil.

Lorsqu'il se réveilla, le soleil, au zénith, dardait sur lui des rayons incandescents. Une soif ardente lui brûlait le gosier, tandis que la faim commençait à lui ténailier les entrailles.

Il essaya de se lever. Ses jambes étaient si faibles qu'il put à peine faire quelques pas, et retomba sur le sable.

Pourtant, par un effort de volonté, il parvint, au bout d'un certain temps, à se remettre debout, et s'avança en chancelant vers le bord de la mer, presque basse en ce moment.

Là, il se mit à la recherche des coquillages et réussit, en effet, à en trouver quelques-uns qui, tout en lui servant d'aliments, apaisèrent un peu sa soif.

Toute l'après-midi, il se livra à cette occupation qui éloigna momentanément de son esprit les pensées amères et déprimantes.

Mais, la nuit revint, ramenant avec elle les hallucinations et les épouvantes.

Reynard ne put goûter une seule minute de repos, de sorte qu'au matin, il se trouva encore plus brisé que la veille.

Près de 3 semaines se passèrent ainsi.

L'état de Reynard empirait de jour en jour. C'était à peine maintenant s'il lui était possible d'aller à la recherche des mollusques peu abondants sur cette plage sablonneuse, qui constituaient son unique nourriture.

Sa faiblesse était devenue extrême. Si la fièvre qui le minait l'empêchait de ressentir trop violemment la faim, par contre il souffrait horriblement de la soif, l'eau contenue dans les coquillages ne suffisant pas à le désaltérer.

Plus d'une fois, l'idée du suicide s'était de nouveau présentée avec insistance à son esprit. Mais, malgré tout, un vague espoir le rattachait encore à la vie, l'espoir d'un secours qui viendrait l'arracher à son affreuse situation.

Une après-midi, en effet, il aperçut, dans la direction du sud-ouest, un navire qui semblait n'être qu'à une faible distance de la côte.

Le misérable poussa un cri de joie : c'était le salut peut-être !

Il quitta, aussi vite que sa faiblesse le lui permettait, le fourré de broussailles où il s'abritait du soleil, et s'avança vers la mer, en faisant des signaux réitérés pour attirer l'attention du navire.

Puis, au bout de quelques instants, voyant que celui-ci continuait toujours impassiblement sa route, il eut l'idée de gagner les dunes qui se dressaient non loin de là, espérant que, sur ce point élevé, il serait plus facilement aperçu.

Dans l'état d'épuisement où il se trouvait, c'était une entreprise véritablement surhumaine. Il résolut néanmoins de la tenter, et rassemblant tout ce qui lui restait d'énergie, il s'achemina vers les dunes.

Il mit plus d'une heure à parcourir les quatre ou cinq cents pieds qui l'en séparaient, car il était obligé de s'arrêter presque à chaque pas, le visage inondé de sueur, haletant comme s'il venait de fournir une course de plusieurs lieues.

Enfin il atteignit le pied des hauteurs. Mais, arrivé là, il s'aperçut tout à coup que le navire avait disparu !

Le malheureux avait été dupe d'un de ces mirages si fréquents sur les mers de la zone tropicale. Le bâtiment qu'il avait entrevu était, en réalité, situé au delà des limites de l'horizon.

Reynard poussa un cri terrible, et s'abattit lourdement sur le sol.

Il n'était pas mort cependant, mais lorsqu'il revint à lui, il était dans un tel état de prostration et la fièvre le secouait de frissons si intenses, qu'il se jugea irrémédiablement perdu.

Tout ce qu'il put faire fut de se traîner, pour se mettre à l'abri des morsures du soleil, dans une gorge qui s'ouvrait près de lui au milieu des dunes, à l'endroit où M. Dalmon et ses compagnons devaient le trouver quelques jours plus tard et recevoir son dernier soupir.

XIX

DERNIÈRES ÉTAPES

La mort de Reynard, dans les conditions où elle avait eu lieu, après les longues souffrances dont toute sa personne portait les traces, avait impressionné vivement M. Dalmon et tous ceux qui l'accompagnaient.

La cruelle façon dont le malheureux avait expié son crime, apparaissait comme une terrible manifestation de la justice divine, et ils ne pouvaient s'empêcher de la plaindre. Geneviève elle-même, qu'on avait vue si acharnée naguère contre l'homme qui, pensait-elle, avait voulu la tuer, eut pour lui une parole de pitié.

Aussi Julien ne rencontra-t-il aucun contradicteur, lorsqu'il proposa de rendre au mort les derniers devoirs.

La tâche était facile. Il fallut peu de temps pour creuser dans le sable une fosse, au fond de laquelle on descendit le corps, puis, sur le petit tertre dont on la recouvrit, fut plantée une croix, formée de deux bâtons fixés l'un à l'autre.

—Qu'il repose en paix ! prononça gravement M. Dalmon, je lui pardonne.

—Moi aussi, ajouta Geneviève, qui avec Jeanne se mit à genoux pour prier un instant.

Après avoir donné la sépulture aux restes de Reynard, les voyageurs se disposèrent, sans retard, à quitter ce lieu funèbre où rien ne les retenait maintenant.

Ils n'en étaient que trop certains : toute espérance de retrouver le ballon était à jamais perdue pour eux, il ne leur restait donc plus qu'à songer au retour.

Ils commençaient à revenir tristement sur leurs pas, lorsque Flinders fit remarquer qu'au lieu de suivre la route déjà parcourue, il était possible d'en prendre une autre moins longue et, sans aucun doute, moins fatigante.

—Quelle est cette route ? demanda vivement Julien. Il faut en effet que nous revenions par le chemin le plus court, mais surtout le moins fatigant.

—Ce serait, répondit le détective, de gagner Cooktown, sur la côte orientale du Queensland, d'où nous reviendrions à Rockhampton par un des petits steamers qui font le service de cette côte. Nous en trouverons facilement.

—Mais, objecta l'enseigne, pour atteindre Cooktown, il nous faudrait traverser la péninsule d'York dans toute sa largeur, et je ne vois pas que ce trajet soit plus court.

—Pardon ! nous n'aurons pas besoin d'aller à pied jusqu'à Cooktown, mais seulement jusqu'à Palmerville qui est maintenant reliée à Cooktown par un chemin de fer.

—S'il en est ainsi, déclara Julien après avoir consulté sa carte, vous avez parfaitement raison : la distance qui nous sépare de Palmerville est sensiblement moins longue que celle que nous aurions à parcourir pour regagner Junction-Station.

—Alors il n'y a pas à hésiter, conclut M. Dalmon, dont l'énergie semblait disparue avec ses dernières espérances de retrouver son héritage, prenons la route indiquée par M. Flinders. J'ai grande hâte de revenir à Sydney et surtout à Paris, d'où je n'aurais pas dû partir.

La petite troupe se remit aussitôt en marche, en s'éloignant de la mer, suivant une ligne perpendiculaire à la côte, c'est-à-dire en se dirigeant exactement vers l'est.

Pendant tout le reste de cette journée, elle chemina au milieu de terrains sablonneux, présentant tout à fait l'aspect du désert. De loin en loin seulement poussaient quelques touffes d'une herbe dure et coriace que les chevaux, faute de mieux, mangeaient avec avidité.

La chaleur était accablante et les voyageurs en souffraient d'autant plus que, leur provision d'eau étant épuisée, ils ne pouvaient étancher la soif qui les dévorait.

La situation menaçait de devenir encore plus critique, et cela d'autant plus que la tristesse avait envahi tous les esprits.

Chacun marchait en silence, absorbé par ses pensées.

Heureusement, vers le soir, les voyageurs rencontrèrent un petit ruisseau qui venait se perdre dans les sables avant d'atteindre la mer.

Ils passèrent la nuit en cet endroit et continuèrent leur route, le lendemain matin, en remontant le cours du ruisseau dont les rives verdoyantes contrastaient avec l'aridité des terrains environnants.

La tristesse alors commença à se dissiper.

Seul M. Dalmon restait morose. Il songeait avec amertume à cette fortune qu'il avait perdue d'une façon si soudaine et si étrange. La déception que lui avait causée la certitude de cette perte était trop récente pour qu'il ne la ressentit pas encore vivement.

Pourtant les caresses de sa fille et les paroles de consolation que lui adressaient Julien et le docteur, calmèrent un peu ses regrets.

—Vous avez raison, finit-il par dire, pourquoi me chagrinerai-je au sujet de cet héritage sur lequel je ne comptais pas, et dont Jeanne et moi nous n'avons nul besoin ? Nous étions heureux, nous le serons encore, je l'espère. N'est-ce pas, ma mignonne ?

Jeanne embrassa tendrement son père, ce qui était la meilleure réponse, puis elle fit observer :

—D'ailleurs, nous n'avons pas absolument tout perdu. Tu as mis de côté dans ton portefeuille pour une centaine de mille francs de bank-notes ?